13me Année. — N° 89 Prix de ce N° spécial : 6 fr. AVRIL 1927.

DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 432
/v

Les Cahiers du Sud

L'Enquête des " Cahiers du Sud "

SOMMAIRE

Introduction, par MARCEL SAUVAGE.

Réponses de MM.

F. BALDENSPERGER
LOUIS-CHARLES BAUDOUIN
LÉON BAZALGETTE
BENOIST MÉCHIN
FÉLIX BERTAUX
L. BLUMENFELD
JEAN CASSOU
JEAN CATEL
MARC CHADOURNE
ABEL CHEVALLEY
BENJAMIN CRÉMIEUX
H.-D. DAVRAY
J. DELAGE
LOUIS FABULET
ANDRÉ GIDE
A. et H. HAMON
ALZIR HELLA et O. BOURNAC
FRANZ HELLENS
EUGÈNE JOLAS
L. JOUSSERANDOT
RENÉ LALOU
VALÉRY LARBAUD
ANDRÉ LEVINSON
VICTOR LLONA
ALFRED MORTIER
PHILIPPE NEEL
PAOLO OSORIO
JEAN-LOUIS PERRET
GEORGES PILLEMENT
DENIS ROCHE
ANDRÉ ROUSSEAU
CH. SALOMON
C. SANTELLI
FRANK L. SCHOELL
MARC SEMENOFF
C. SENECHAL
THEO VARLET

Traduction, par MARCEL BRION.

A MARSEILLE, par Gaston Castel, Raoul Bataillard, Gaston Mouren, Jean Malan, Jules Roque, Georges Lyon.

A NICE, par Charles Barzel.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✾ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 89. 13me Année. Avril 1927

Les Cahiers du Sud

Tome III. — 1er Semestre 1927.

L'Enquête des " Cahiers du Sud "

L'enquête que nous ouvrons dans les « Cahiers du Sud » est appelée, croyons-nous, à remplir un double but. Etablir, d'une part, si les littératures étrangères sont bien connues en France. De l'autre, apprendre de quelle manière cette connaissance peut être développée et enrichie. C'est pourquoi nous avons adressé aux traducteurs français d'œuvres étrangères les questions suivantes:

1° Pensez-vous que les littératures qui vous sont familières soient exactement et suffisamment connues, dans leur esprit et dans leur forme, par des traductions de langue française ?

2° Sinon, quels sont, à votre avis, les œuvres ou les auteurs anciens ou modernes que nous ignorons, qui sont insuffisamment ou mal traduits, et qui, cependant, représentatifs d'une mentalité et d'une culture, ne peuvent nous demeurer plus longtemps inconnus ou mal connus, sans préjudice pour la formation de la nouvelle intelligence française ?

Nous l'avons demandé aux traducteurs car ils sont les intermédiaires directs entre la production étrangère et le public français. Leur rôle, si souvent fait d'abnégation et de modestie, est d'une extrême importance. Nous n'en voulons pour preuve que l'article suivant de M. Paul Valéry, paru dans « L'Europe Nouvelle », et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire au début de cette enquête, parce qu'il exprime d'une merveilleuse façon l'intention que nous nous proposons, et les résultats que nous désirons obtenir.

Marcel BRION et Marcel SAUVAGE.

Il faut créer une Bourse de Valeurs Littéraires

Toute coopération intellectuelle entre nations de langues différentes exige essentiellement que les ouvrages capitaux de ces diverses nations puissent, dans une certaine mesure, être connus de l'une par l'autre. (Il est bien entendu que certaines œuvres, non des moins importantes — et singulièrement les œuvres dont la valeur réside surtout dans leur forme — ne peuvent jamais être appréciées que dans le texte original. Ce que je vais dire s'applique donc surtout aux livres dont l'intérêt gît dans les faits ou dans les idées qu'ils renferment.) J'ai donc proposé à la sous-commission de soumettre à la S. d. N. un projet relatif à l'institution de prix destinés à récompenser le traducteur ou, plus exactement, la traduction.

J'ai pensé à l'institution d'une commission spéciale internationale, siégeant une fois par an, qui aurait pour mission d'exprimer, les ayant recueillis, les désirs des nations, et de débattre enfin, la composition d'une liste d'ouvrages recommandés aux traducteurs. Ce serait en somme, une véritable « Bourse des valeurs littéraires transmissibles ». (Car il en est d'intransmissibles — les poètes le savent bien !)

Ce serait une Bourse de valeurs grâce à laquelle le jeu de l'offre et de la demande pourrait s'exercer.

Tel peuple dirait à tel autre : « Tu ne sais pas ce que j'ai fait de plus beau ! »

Il arriverait — rarement — (mais ce fait paradoxal s'est produit quelquefois) qu'une nation s'aviserait de la valeur d'un livre qu'elle a produit — et qu'elle a méconnu jusqu'à l'ignorance totale ou au mépris. Elle le retrouverait traduit et en honneur dans une littérature étrangère. C'est le cas remarquable de l'œuvre d'Edgard Poe, que les traductions et les louanges de Baudelaire ont faite si célèbre dans le monde — sans excepter son pays d'origine. Et c'est le cas de celle de Gobineau, que l'attention dont elle a été l'objet en Allemagne a fait relire, — ou lire — en France et reclasser un peu mieux parmi nous.

En somme, la commission aurait pour objet d'égaliser en quelque sorte, par des moyens artificiels — primes à la traduction — les trésors de lectures des diverses langues, et de faire combler des lacunes parfois étonnantes.

En dehors de cet organisme, d'autres prix seraient institués en faveur des traducteurs en général.

En outre, les mesures à prendre pour encourager ces productions devraient s'étendre aux directeurs de revues et aux éditeurs. Car, pratiquement, la traduction et son édition sont choses inséparables.

Enfin je verrais volontiers compléter cet ensemble de mesures par des récompenses destinées aux écrivains qui font connaître, par leurs analyses et leurs critiques, les littératures étrangères, et créent le désir que les traductions pourront ensuite satisfaire.

Paul VALÉRY,
de l'Académie Française,
membre de la Commission internationale
de coopération intellectuelle.

M. F. BALDENSPERGER

qui dirige la « Revue de Littérature Comparée » connaît parfaitement la question des traductions, et possède la culture internationale la plus étendue.

Depuis tantôt sept ans qu'elle existe, la *Revue de Littérature Comparée* n'a pas cessé d'insister sur l'importance des traductions dans le commerce intellectuel international : ce fut là un phénomène caractéristique de tous les après-guerre, c'est une nécessité particulièrement urgente en notre temps de curiosités « mondiales ».

Mais les traductions répondent à un double besoin — et les réponses que je me permettrai de faire à votre questionnaire feront plutôt la part de ces deux ordres de choses :

1° Les traductions peuvent servir à nous faire comprendre, à travers les œuvres littéraires acceptées par les diverses nations, ces « génies » nationaux si difficiles à saisir sur le vif ;

2° Les traductions peuvent aider une littérature nationale, accrochée à des ornières profondes, à retrouver plus de liberté de recouvrement.

Or il me semble qu'à l'heure actuelle, et de ces deux points de vue, la situation se présente ainsi :

1° Nous commençons à être bien renseignés, par de nombreuses activités traductrices, sur la littérature présente et passée des divers pays d'Europe : la Russie en particulier, longtemps négligée, et la Pologne, restée purement romantique, ont amplement révélé des variétés nouvelles de créations littéraires. Sommes-nous très au courant, par contre, des particularités actuelles de la littérature italienne ? C'est plus douteux. D'ailleurs, en ce qui concerne l'ensemble même de certaines littératures, n'avons-nous pas beaucoup à rattraper ? L'Allemagne, que l'œuvre de Jean-Paul représente autant que celle de Gœthe, commence à peine à se révéler à nous sous les espèces du romancier de *Siebenkas* ; et, comme il y a bientôt trente ans que je publiais une

étude sur le grand romancier zurichois G. Keller, je puis bien observer que très peu de chose, d'une œuvre importante, a passé en français.

Avons-nous beaucoup dépassé Selma Lagerlof pour la Suède, Jack London pour les Etats-Unis ? Où en sommes-nous pour le Japon ? et pour les Indes en dehors de Tagore et de Ghandi ? Si c'est de notre documentation qu'il s'agit, elle a certainement besoin d'être complétée encore.

2° En revanche, s'il s'agit des incitations que peut donner l'étranger à une littérature, il me semble que la nôtre est, en ce moment, assez pénétrée d'éléments allogènes pour réagir désormais de la manière la plus heureuse. Avec tout ce que l'Orient et ses succédanés nous ont révélé de manières inédites de sentir et de voir, nous pouvons reconstruire en liberté. Sur un point seulement, la saturation me semble loin d'être faite : si le subconscient, l'instable, le morbide, le relatif ont abondamment pénétré l'esprit français d'aujourd'hui, il est permis de souhaiter plus d'appels au calme, à la norme, à la maîtrise des choses par l'esprit. Est-ce d'Italie, ou d'Ecosse, ou d'Espagne que nous viendrait plutôt cet apaisement ? D'où qu'il arrive, cette pacification-là serait, en littérature, singulièrement bienfaisante...

M. F. BALDENSPERGER.

M. LOUIS CHARLES-BAUDOUIN

est particulièrement bien informé sur la littérature allemande moderne dont il a fait plusieurs traductions.

Pour caractériser la situation actuelle de la traduction en France, il me suffira de deux faits. Le premier : Paul Biroukoff avait, cette année même, toutes les peines du monde à trouver un éditeur français pour les œuvres inédites de Tolstoï. (Il y avait longtemps que des éditeurs étrangers s'étaient jetés sur ces manuscrits.) Le second : Les traductions françaises de plu-

sieurs œuvres de Gœthe — et d'œuvres capitales — sont épuisées ; je me suis laissé dire qu'aucun éditeur jusqu'à présent ne s'est senti le courage de les réimprimer. Voilà qui est éloquent. Comment intéresser le public aux traductions de chefs-d'œuvre étrangers ? Telle est donc la première question. Quand serons-nous convaincus une bonne fois, nous autres français, qu'il peut exister quelque chose d'intéressant hors de nous ? Car — en dépit de certains snobismes passagers — nous n'en sommes pas du tout convaincus. Songeons qu'à fermer notre fenêtre, nous n'asphyxions que nous-mêmes. Douterions-nous donc d'avoir assez bon estomac pour assimiler des nourritures étrangères ? Alors notre vanité serait beaucoup trop modeste !

Cela dit, j'ai la conviction qu'il y aurait bien des œuvres essentielles à traduire ou à retraduire — surtout parmi les œuvres poétiques, les plus difficiles à rendre, les plus insupportables dans leurs traductions — crinolines de 1850. La littérature allemande — avec laquelle je suis plus familiarisé — me paraît être une des plus mal connues en France, et une des plus fécondes à connaître. Car aucune autre ne nous est à la fois si proche et si lointaine. (Une preuve flagrante de cette méconnaissance, même parmi les littérateurs, c'est que nous nous imaginons sincèrement avoir inventé le vers libre en 1890, alors que les classiques allemands le pratiquaient un siècle avant.) La poésie allemande, qui participe de la musique allemande, réserverait bien des surprises et des découvertes à quelques-uns d'entre nous. Goethe n'est pas tout entier traduit, et il paraît que Holderlin ne l'a jamais été du tout. Voilà pour les classiques. Pour ce qui est des modernes — en parlerai-je ? On dira que c'est prêcher pour mon saint. J'ai des traductions du *Prométhée* de Carl Spitteler, du *Jérémie* de Stefan Zweig, qui moisissent dans des tiroirs d'éditeurs. Tout cela est-il bien encourageant ? Rappelons-nous que nous avons été les derniers à traduire Freud et que nous n'en sommes pas morts de honte. Il serait salutaire qu'on nous secouât énergiquement. Il est d'ailleurs probable que quelques traductions excellentes,

présentées par un éditeur entreprenant, y contribueraient puissamment. Car si nous sommes peu curieux de traductions, est-ce toujours par suffisance, par désintérêt ou par inimitié ? N'est-ce pas quelquefois par une noble exigence de perfection ? Il est permis de l'espérer — sinon de le croire.

Louis CHARLES-BAUDOUIN.

M. LEON BAZALGETTE

critique des littératures étrangères dans « L'Humanité » a traduit plusieurs œuvres de littérature américaine.

Presque concurremment, deux revues, *Les Cahiers du Sud* et *L'Opinion républicaine*, ouvrent chacune une enquête sur un sujet qui peut ne toucher que médiocrement le « grand public », mais qui nous intéresse au premier chef, ici où l'internationalisme domine le point de vue littéraire comme tous les autres : l'état présent de notre connaissance des littératures étrangères.

Une remarque d'abord : voyez où nous mène l'usage des mots courants qui ont passé de main en main, roulé sur tous les comptoirs comme des vieux sous, et que nous prononçons ou imprimons innocemment... Ce feuilleton est dédié aux Littératures *étrangères*, alors que celui qui le lit et celui qui l'écrit savent à merveille, l'un et l'autre, qu'une œuvre émouvante et forte ne nous est pas *étrangère*, du fait qu'elle fut écrite dans une langue autre que la française. Ce qui nous paraît effroyablement étranger, à vous comme à moi, ce sont des tombereaux de livres français qui vont de la marque Paul Bourget à la marque Joseph Delteil. La langue qu'écrivent ces messieurs est une langue étrangère. Tandis qu'il ne nous viendra jamais à l'idée d'appliquer cette dernière épithète à un roman de Thomas Hardy ou une nouvelle d'Andréas Latzko. Il ne faudrait pas laisser croire, tout de même, que nous n'avons pas fichu sens dessus dessous les notions du « chez nous » et du « passé la frontière ».

La vieille formule « Littératures étrangères » correspond au temps où un soupçon de curiosité à l'égard des œuvres anglaises, italiennes, russes, etc., se fondait sur le goût de l'exotisme. Un roman italien, un roman russe, dans le monde du dilletantisme, se buvait comme un cocktail. Lire un livre dont l'action se passe au delà des poteaux-frontières, c'était moins fatigant et moins coûteux que d'entreprendre un voyage. Et l'on n'en trouvait que plus de saveur à nos inégalables produits nationaux, après ces excursions en compagnie des « auteurs exotiques » — selon la charmante expression qu'appliquait à Shakespeare ce pachyderme de la sottise qui logea pendant une génération au rez-de-chaussée du *Temps*.

A ces gens-là — dont l'espèce n'est pas absolument éteinte — vous auriez pu essayer de faire entendre que, dans le pain quotidien de nos lectures, les maîtres écrivains d'ailleurs apportent des éléments indispensables, une nourriture substantielle et riche pour le commun des hommes, et non point une distraction à l'usage de « l'élite » : vous auriez parlé là un langage étranger, dans le plus vrai sens du mot. Ces intelligences supérieures n'auraient rien compris.

Mais revenons à notre enquête. La question qu'elle propose comporte plusieurs aspects. Il y a notamment un héritage à sévèrement reviser, et, pour la besogne future, certaines méthodes qu'il serait avantageux d'observer.

Le temps est révolu, malgré des survivances, où traduire signifiait s'emparer d'une œuvre, la dépecer, y tailler de fins morceaux ,rejeter ceux qui étaient jugés inférieurs, puis recoudre, parer et disposer l'ensemble selon les exigences du client. Il fallait ôter aux auteurs ainsi « traduits » leur physionomie, leur saveur, leur couleur « barbares » pour ne pas choquer cette merveille de délicatesse et de pureté : le goût du public français et la sensibilité des familles.

Les serviteurs de ce goût ont rempli les bibliothèques d'innommables bouquins dont les feuillets jaunis alimenteraient, pendant bien des journées d'hiver, les

brasiers d'une bienfaisante Inquisition. Le traducteur-tripatouilleur travaillait isolément ou bien dirigeait une entreprise : quelques « nègres », manœuvres intellectuels, étudiants ou étudiantes pauvres faisaient le gros ouvrage et le patron donnait ensuite la façon. Inutile de dire que sur les bénéfices le chef d'entreprise retenait la part du lion.

Il est naturel qu'à cette pratique, courante au siècle dernier, il y ait eu d'honorables et même d'éclatantes exceptions : de véritables écrivains, connaissant à fond la langue qu'ils traduisaient et respectant une œuvre parce qu'ils l'aimaient. N'empêche que la plupart des classiques européens sont à retraduire. Nous avons, par exemple, des lambeaux dispersés de Dostoïevski, et non point une collection de ses œuvres dans une version homogène et scrupuleuse. Et, pour remonter bien plus haut dans le passé, s'il existe trois ou quatre versions du théâtre complet de Shakespeare, parmi lesquelles une ou deux passables, nous attendons encore la version définitive qui serait pour nous ce qu'est pour les Allemands celle de Schlegel. Peut-être y aurait-il alors moins de prétextes à tripatouiller Shakespeare sur commande passée par le directeur de tels ou tels tréteaux subventionnés.

Depuis la guerre, de sérieux progrès ont été accomplis dans la connaissance des œuvres du dehors. On a beaucoup traduit et la qualité des traductions s'est également accrue dans de vastes proportions. On en pourrait citer une douzaine au moins, parues en ces dernières années, qui sont des chefs-d'œuvre. La notion de probité dans ce domaine s'est si bien implantée qu'un tripatouilleur aurait aujourd'hui toutes les chances d'être désigné comme un malfaiteur.

Ne sous-estimons pas ces résultats. Tel était, toutefois, notre retard que nous avons encore un gros effort à réaliser pour nous trouver à peu près à jour. Il faut notamment que les maîtresses œuvres du passé soient traduites ou retraduites par des artistes et mises à notre portée au plus bas prix possible. Les éditions de luxe à tirage limité nous laissent parfaitement indifférents,

puisque l'achat en est interdit à la plupart. Nous devrions pouvoir nous procurer l'ancien théâtre espagnol, les grands romans anglais et russes, les dramaturges du siècle d'Elisabeth, les romantiques allemands, aussi facilement que nous achetons un Molière ou un Balzac. Notre culture littéraire aurait alors des bases un peu plus larges.

Mais le plus vigoureux de notre effort doit porter sur le présent. A peu près dans chaque langue, des hommes expriment leurs passions, leurs rêves, leur sensibilité, leurs visions — les uns avec de faibles moyens, les autres puissamment doués. Que les plus forts ne nous restent pas inconnus. Ils sont porteurs pour nous des plus précieux messages. Ignorons les médiocres, les auteurs à la mode ,ou ceux qui ne sont que littérature (dans ces catégories-là les nôtres nous suffisent amplement); mais que toute œuvre où les plus profondes aspirations d'aujourd'hui se révèlent nous soit accessible en notre langue, afin que nous ayons partout des alliances, des complicités et des motifs de confiance.

Derrière chaque beau livre il y a un homme, qui ne s'adresse pas seulement à ses voisins, mais à son semblable, un homme qui entrera volontiers chez vous, après un long voyage, pour s'asseoir familièrement à votre table et devenir votre camarade.

Car ce n'est pas finalement pour nous former ou nous orner l'esprit que les grandes œuvres, écrites où que ce soit, doivent nous être familières, mais pour enrichir et fortifier notre être entier, pour que nous sentions multiplié au contact des forces, jaillies d'autres terroirs, qui gonflent les mots et s'épandent entre les lignes.

L'une des deux enquêtes contient ce paragraphe : « Comment pourrait-on mieux ordonner l'effort accompli ces dernières années en France pour faire connaître les littératures étrangères ? Serait-il possible de grouper les initiatives des éditeurs, des traducteurs, des lettrés ? *Des organismes officiels ou officieux pourraient-ils à cet effet être d'utile secours ?* »

Il est certain que dans un Etat où la bourgeoisie ne serait plus l'arbitre de la culture, le secrétariat de l'ins-

truction publique devrait charger une commission de techniciens de choisir, de faire traduire et d'éditer les œuvres qui sont le bien commun de l'humanité. Mais chez nous, par exemple, à quelles autorités propose-t-on de confier ce soin ? Aux maréchaux de l'Académie française ? Aux porte-plumes de la Société des gens de Lettres ? Ou aux doctes monsignori d'un Institut issu de la Société des Nations ?

Jusqu'à ce que nous sachions au juste dans quel esprit un «organisme » hypothétique s'acquitterait de cette tâche, nous préférerons un régime auquel nous devons, malgré ses graves défauts, le versement à la communauté, en l'espace de quelques mois, d'un roman de Boris Pilniak ; de nouvelles de Sherwood Anderson, de l'épopée d'Alexis Kivi et du plus beau roman de Leonhard Frank.

Léon BAZALGETTE.

M. BENOIST MECHIN

a traduit et fait connaître en France l'œuvre du grand poète allemand Fritz von Unruh.

Vous me demandez, pour les *Cahiers du Sud*, de répondre à un certain nombre de questions ; il m'est difficile, hélas de le faire brièvement, car elles se commandent l'une l'autre, et entraînent avec elles un certain nombre de problèmes qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, convenir — je ne dirai pas, de résoudre — mais au moins de poser.

En ce qui concerne « les » littératures étrangères, il n'y en a guère que deux, je l'avoue, dont je puisse parler — et encore avec une compétence très limitée : c'est l'anglaise et l'allemande. Mais il me semble, dès le premier abord, que la connaissance que nous avons de chacune d'elles est si différente, que cette *différence*, déjà, mérite qu'on s'y arrête.

Considérons d'abord la littérature anglaise. Il me

semble, en effet, que celle-ci est passablement connue, et que nous avons sur elle d'assez bonnes lumières. L'usage répandu de la langue et le nombre des traductions nous ont favorisé et l'on peut dire, je crois, que, d'une façon générale, la littérature anglaise est sortie du domaine de l'érudition pour entrer dans nos mœurs. Et il faut avouer que nous n'y avons pas un si grand mérite que cela. Tant de générations ont préparé la voie ! Depuis ce plaidoyer de Montesquieu dans son Esprit des Lois, il y a tout un domaine de notre culture qui est devenu tributaire de celui de l'Angleterre. Voltaire l'a défriché, les romantiques y ont semé quelques essences rares. Après Stendhal, Lamartine, Hugo, c'est Taine, à son tour, qui s'y met. A peine s'est-il tû que le chant est repris — et puissamment orchestré par Baudelaire, Mallarmé, Laforgue, et quelques moindres.

Plus près de nous, enfin, vous trouverez difficilement un écrivain de talent, qui n'inscrive une œuvre anglaise à la rubrique de ses traductions : Maeterlinck nous révèle Emerson ; Proust nous apporte Ruskin ; Gide : Conrad et Blake ; Claudel : Patmore, Thomson et Chesterton ; Larbaud : Whitman, Butler, Savage Landor et Joyce, tandis que d'autres écrivains, plus purement traducteurs, ajoutent à cette moisson déjà belle, les noms de Shaw, Kipling, Hardy, Synge, Thoreau, et de beaucoup d'autres que j'oublie.

Qu'y a-t-il donc de surprenant à ce qu'un courant continu se soit établi de très bonne heure entre la France et l'Angleterre ? Et que, de ce côté-là, nous soyions assez bien protégés contre l'ignorance ou l'erreur ?

Passons à la litérature allemande : Là le désordre de nos connaissances n'a d'égal que l'arbitraire de nos préjugés. Trois noms presque seuls, ont échappé au discrédit général qui semble avoir frappé cette littérature : Schiller grâce aux écoles, et parce qu'après tout, Guillaume Tell était Suisse. Gœthe, parce que Faust était de Gounod et qu'Iphigénie était grecque; Nietzsche enfin parce que son nihilisme apparent a coïncidé à merveille avec la découverte du roman russe.

Voila les raisons précaires sur lesquelles se sont fondées notre connaissance de l'Allemagne. Schelling, Fichte, Hegel sont restés l'apanage des laboratoires de philosophie. Schopenhauer ne s'en échappa un instant que pour opérer ses ravages du côté de Robinson.

On ouvrait largement, il est vrai, nos portes à la musique : mais c'était un peu comme à une chose inoffensive et d'une technique assez vague. On acceptait Schumann, Liszt et Wagner parce qu'ils n'exigeaient pas la connaissance préalable d'une langue détestée. L'âme de Bismark veillait à l'entrée des livres, et l'ombre d'un casque à pointe se profilait jusque sur la couverture des Elégies de Holderlin.

Aujourd'hui donc, — exception faite de quelques germanistes distingués — je crois que la seule attitude à prendre est de déclarer franchement que nous ne connaissons pas l'Allemagne, plutôt que d'insister sur les idées absurdes que nous nous en faisons.

Ah, ses forêts l'ont mieux caché à nos yeux que ses canons et ses baïonnettes ! Ce n'est pas sans préparation que nous pouvons saisir son parfum d'herbe sauvage. Et comment nous aiderait-elle, puisqu'elle s'ignore elle-même au point de faire de chacun de ses poètes, un objet constant de contestation et de litige ?

Il faudrait commencer par Ulrich von Hutten, et Walther von der Wogel Weide, ce doux et fort Walther qui comprenait le langage des oiseaux et que les princes choisissaient comme arbitre de leurs querelles ! Puis, sans oublier les occultistes comme Paracelse et Jacob Boëhme, nous arriverions à la floraison de mystiques qui ont préparé l'éclosion des poètes très classiques : Fleming et Silesius.

Ensuite trois très grands poètes nous accueilleront, totalement inconnus en France sauf de quelques initiés: Kleist, Holderlin et ce Büchener qui, à cent ans de distance, reste encore un précurseur. Puis c'est Gœthe et Schiller qu'il faudrait remettre dans leur propre lumière, (et ce n'est pas facile je vous l'assure) le Gœthe du Divan et de la Vocation de Wilhelm Meister, le Schiller de Fiesque et des Brigands.

Alors, seulement, nous comprendrions la lutte effrénée de Nietzsche contre l'Allemagne officielle de son temps, son exil en Engadine et sa méditation sur la route de Tnagli, son pessimisme historique en même temps que cet espoir effréné qu'il mettait dans la grandeur humaine.

Sans doute l'histoire de l'esprit allemand ne présente elle pas à notre esprit français, la continuité qui est un des appétits les plus constants de notre raison. Mais comment méconnaître, malgré tant de défaites, et de déceptions, sa façon prodigieuse de revenir à la charge, de ne jamais se tenir pour vaincue, même dans les pires moments. La revanche d'un Stefan George, d'un Unruh, d'un Rilke, d'un Curtius sur le matérialisme de leur époque est un bel exemple d'énergie dont peu de cultures sont capables.

J'ai peu à ajouter à ce que je viens d'écrire — à moins de m'étendre vraiment à l'infini.

Je ne sais à quelles conclusions aboutiront ceux d'entre vos correspondants qui auront traité des littératures italienne et espagnole, entr'autres, mais je crois fermement pour ma part, qu'aucune tâche n'est plus vaste, ni plus urgente que de réparer notre ignorance à l'égard de l'Allemagne. Il est aujourd'hui bien banal de le dire, mais c'est cette banalité, justement, dont je me réjouis.

BENOIST MÉCHIN.

M. FELIX BERTAUX

qui fait la critique des livres allemands dans la « Nouvelle Revue Française », a traduit aussi plusieurs ouvrages importants de Walter Rathenau, de Thomas Maun, etc...

De Gœthe à Nietzsche aucune œuvre capitale de la littérature allemande n'est restée ignorée en France. Nous n'avons pas, comme les Allemands, tendance à accueillir globalement et à traduire toutes les littératu-

res étrangères. Il s'établit une sorte de filtrage, tenant de l'esprit de choix des Français, ne laissant passer que peu d'ouvrages du dehors. Et ce serait parfait. Si le choix était toujours bon. Malheureusement, à côté des grandes œuvres, il arrive que l'on traduise des écrivains médiocres comme Bonsels, ou pris au hasard parmi les expérimentateurs comme Hermann Ungar. Sans qu'augmente le nombre des traductions de l'allemand, elles pourraient donner une idée plus exacte de la littérature contemporaine. A cet effet il faudrait que les éditeurs — Stock, Rieder, Kra ont tenté de le faire — eussent des vues d'ensemble et se donnent à tâche de présenter soit des auteurs importants comme les frères Mann, soit des œuvres représentatives d'un courant. Et qu'ils aient le moyen, pour les romans, qui en Allemagne sont volumineux, d'éditer autre chose que les œuvres courtes. Un effort est fait en ce sens ; on nous promet les *Buddenbrooks* ou le *Zauberberg* de Thomas Mann. Edmond Jalour remet Jean-Paul à la mode. Oserait-on demander que fussent traduits des poètes, Stefan George qu'il importerait de connaître, et Holderlin ? Que parmi les romanciers on songeât à Doblin (*Die drei Sprünge des Wang-Lun*), à Franz Kafka, à Werfel, à Heinrich Mann, à Wassermann (*Caspar Hauser, Gansemanncher*), et parmi les essayistes à Rathenau et à Max Scheler (dont les récents écrits sont courts et caractéristiques)? Il nous manque aussi la correspondance de Nietzsche dont d'ailleurs certains textes gagneraient à être retraduits dignement, ainsi que telles pages de Gœthe qui trouveraient mieux leur public dans une bonne version, comme celle qu'a donné Lucien Herr de la correspondance de Goethe avec Schiller. En dehors de la publication en volume trop souvent entreprise par des traducteurs qui ne peuvent y mettre tout leur soin, il me paraît désirable que les revues publient régulièrement deux ou trois pages soigneusement choisies et rendues d'écrivains anciens ou contemporains qui donneraient déjà une idée d'ensemble de la civilisation intellectuelle de l'Allemagne et de son évolution. Il n'importe pas de tout connaître, mais de savoir donner les coups de sonde.

Félix Bertaux.

M. L. BLUMENFELD

a traduit plusieurs ouvrages de la littérature Jiddisch qui demeure encore si mal connue en France.

Vous voulez bien demander mon avis sur les traductions d'ouvrages étrangers en français. Il y a une vingtaine d'années, la question eût été d'une brûlante actualité, à l'époque où tous les écrivains polonais étaient ignorés en France, les russes, mal traduits, les allemands inconnus, à cette époque toutes les maisons d'édition de Paris refusèrent d'un commun accord Kipling et Zangwill.

Les dieux soient loués ! Ces temps ne sont plus. Il s'est trouvé depuis des traducteurs et des éditeurs, les premiers, sachant parfaitement les deux langues (celle dont ils traduisent et la langue dans laquelle ils traduisent) et les seconds pleins de complaisance pour les traducteurs, pourtant catégorie de gens assez dédaignés et sous-estimés en France.

Les Polonais sont bien représentés, les Russes n'ont pu rêver de meilleurs traducteurs ; il en va de même dees Scandinaves, des Anglais et des Germains.

Evidemment, il y a des cas d'espèce. C'est ainsi que le grand romancier Jacob Wassermann reste encore à découvrir et Max Brod est jusqu'à présent inconnu aux Français.

Donc, de façon générale, les traductions faites depuis deux lustres répondent au vœu des auteurs et satisfont tous ceux qui sont capables de lire ces œuvres dans l'original.

Toutes les littératures sont actuellement représentées en France et l'étude de celles-ci ne saurait en aucune manière être nuisible à l'esprit français.

Toutefois, il me semble que les lettres juives ne soient encore connues comme elles le mériteraient. Sans suivre l'exemple des Allemands, lesquels traduisent *tout*, un ouvrage ou deux de chacun des grands écrivains Yidisch contemporains devraient figurer dans la

librairie française, qui connaît imparfaitement : Péretz, Asch, Veissemberg, Mentelé, Dinesohn, Bergelson, Opatochou, Rosenfeld, S. Aleikhem, Reizin, Schapiro, Bercovitch, etc...

L. BLUMENFELD.

M. JEAN CASSOU

a publié d'excellentes traductions des écrivains espagnols modernes.

De grands progrès ont été réalisés dans la connaissance des littératures étrangères. Cependant, il faudrait peut-être pour saisir clairement l'état des littératures étrangères modernes connaître leur passé. L'étude de Gongora, des Conceptistes (de ce Baltazar Gracian auquel se sont attachés Ronveyre et Victor Bouillier), des mystiques est indispensable à qui veut comprendre la situation de la renaissance espagnole contemporaine. Je souhaiterais aussi que l'on explorât davantage les romantiques allemands, les littératures scandinaves (ce que l'on a publié récemment de la littérature finnoise me paraît une révélation capitale.)

La difficulté pour les traducteurs vient de ce que les mêmes problèmes se sont posés pour diverses nations à des dates différentes. Telle œuvre capitale d'une littérature étrangère ne nous apprendra rien. Or c'est souvent un apport nouveau que nous demandons aux littératures étrangères, et nous avons tendance — à tort ou à raison — à nous désintéresser des éléments de nous-mêmes que nous y retrouvons. D'où une singulière incertitude dans les appréciations que nous faisons des écrivains étrangers.

Jean CASSOU.

M. JEAN CATEL

a étudié d'une façon particulièrement active la littérature américaine et publié plusieurs traductions du plus grand intérêt.

1° Exactement ? Non.
Suffisamment ? Oui.

Dans leur esprit, naturellement. Dans leur forme, non, car les traducteurs (excepté les spécialistes, qui sont en même temps des délicats, Legouis, Derocquigny, Larbaud, Cestre, Gagnot, etc...) bâclent leur besogne.

2° Auteurs que nous ignorons ? beaucoup, mais qu'est-ce que cela fait ?

Insuffisamment ou mal traduits ? *Shakespeare* (heureusement la Collection Koszul remédie à ce gros inconvénient, où ont déjà paru les Sonnets admirablement traduits par Garnier, Hamlet et Macbeth par Derocquigny, Roméo et Juliette par Koszul, etc.)

John Keats dont j'ai l'ambition de publier les Odes, mais l'ambition seulement. (Il y a six ans que je remets la tâche sur le métier.)

Beaucoup de modernes, mais on fait de tous côtés un gros effort pour « savoir » : Bazalgette a tenté et réussi par instants l'énorme besogne des Brins d'herbe.

Restent en Amérique Emily Dickinson, Carl Sandburg ; en Angleterre.... ils sont trop.

Mais, au fond, ne nous plaignons pas. Nous avons en France des traducteurs, ou adaptateurs en nombre suffisant.

D'ailleurs on enseigne et on apprend de mieux en mieux l'anglais, chez nous. Les traducteurs deviendront inutiles.

Dommage, car le français ne peut que gagner à épouser une forme étrangère.

Jean CATEL.

M. MARC CHADOURNE

Nous devons à M. Marc Chadourne la parfaite traduction de « l'Aventure » de Joseph Conrad et Ford Maddox Ford, qui vient de paraître récemment.

Les questions posées dans cette enquête offrent un champ si vaste que je crains de m'y trouver un peu perdu. Bien que la littérature anglaise me soit plus familière que les autres je n'oserais dire qu'elle soit — tout au moins me soit — « suffisamment connue ». Il n'est de limites ni à l'érudition ni à cette passion plus vagabonde, ce « vice impuni » qui nous égare, souvent au petit bonheur, sur le terrain de chasse réservé aux happy few. Ceci nous ramène, vous voyez par quel crochet, au trappeur Grand Lettré qui nous a découvert dans la littérature anglaise, entre autres, des œuvres aussi fondamentales qu' « Ainsi va toute chair » de Butler ou que le « Ulysses » de Joyce ignorées en France jusqu'à ces dernières années. Sans doute des recherches aussi intuitives et aussi éclairées ne laissent qu'une place étroite aux autres chercheurs. Mais de tels résultats, un tel tableau de chasse nous démontrent suffisamment la nécessité d'une infatigable recherche.

Je me trouve donc déjà en train de répondre à votre deuxième question. Cette recherche comporte une discrétion, je puis presque dire une crainte jalouse qui s'accomode mal de la publicité d'une enquête. Le chasseur se tait de peur que son gibier ne s'envole. Le prospecteur ne va pas crier son filon par dessus les toits avant de l'avoir soigneusement fait immatriculer — et de s'en être assuré l'exploitation. Il faut compter ici avec un intérêt égoïste, d'ordre à la fois intellectuel et pratique, qui entraînera inévitablement bien des réserves dans les réponses qui vous seront données. Je m'excuse d'être parmi les avaricieux.

Mais puisque les *Cahiers du Sud* s'attachent au sujet si important, si grave, de la Traduction, permettez-moi de vous offrir, plus généreusement, quelques thèmes

qui pourraient avantageusement défrayer une autre enquête :

1° Au sujet de la technique de la Traduction d'abord. Dans quelle mesure la forme d'une traduction doit-elle et peut-elle être déterminée par l'esprit d'une œuvre, en entendant par esprit sa valeur absolue, indépendamment des valeurs contingentes, fluctuantes de tour, de langue ou de style — si l'on préfère par son dynamisme ? Autrement dit la Traduction doit-elle seulement viser, en restant littéralement, strictement exacte, à fournir la translation, je ne dis pas mot-à-mot mais poids pour poids, d'une œuvre étrangère ? Ou bien regardant plus haut doit-elle s'efforcer à tirer de l'œuvre, considérée dynamiquement — hors de son auteur, de son époque, voire même de son style — sa plus haute puissance, de lui faire rendre son maximum ?

Sur cette controverse de la traduction classique et de la traduction riche, les opinions d'hommes comme Larbaud, Gide, Jaloux, Crémieux seraient, semble-t-il, du plus haut intérêt pour l'évolution du genre.

2° Au sujet de ce qu'on pourrait appeler le statut des Traducteurs. Quelles sont les dispositions pratiques qui pourraient assurer aux Traducteurs, en même temps qu'une rémunération moins ingrate d'un travail généralement considéré comme mercenaire et qui, de ce fait, tend à le devenir, le droit de traduction et de publication d'œuvres encore soumises au copyright et monopolisées souvent de la manière la plus arbitraire par des éditeurs forts de l'acquisition de ces droits à des agents intermédiaires ou même aux auteurs mal informés ? La question se pose fréquemment. On pourrait citer telles œuvres traduites qui attendent depuis des années de paraître, laissées au tiroir pour des raisons plus ou moins discutables par les éditeurs qui détiennent les droits.

Ne pourrait-il être créé une association de Traducteurs qui aurait pour objet l'obtention et la défense de ces privilèges, les intérêts matériels des Traducteurs et éventuellement l'attribution de légitimes récompenses tels que prix littéraires réservés à la Traduction ?

Les solutions offertes — je ne doute pas qu'elles ne soient nombreuses et valables — pourraient être soumises aux personnalités ou organismes qualifiés pour les mettre en œuvre : tels que le Bureau du Copyright de Genève ou l'Institut de Coopération intellectuelle si remarquablement dirigé par M. Julien Luchaire.

Excusez-moi d'avoir, en guise de réponse à votre enquête, pris le parti d'en suggérer une autre. Je ne regretterais pas mon indiscrétion et l'abus que je fais de l'hospitalité des *Cahiers du Sud* si, dans le domaine des faits, elle apportait de tangibles résultats.

Marc CHADOURNE.

M. ABEL CHEVALLEY

auteur de très pénétrantes études sur la littérature anglaise et traducteur des « romans de métiers » si curieux, de Thomas Deloney.

Les débauches de traduction qu'a faites la Renaissance s'accompagnaient d'un effort intense pour établir les lois, fixer un code littéraire et moral, de ce qu'on appelait alors la *translation* des ouvrages de l'esprit. Le dix-septième siècle, surtout en Angleterre où tout finissait par être traduit, a cherché non moins ardemment cette quadrature du cercle. Pour l'examen des théories, je vous renvoie au livre de Miss Florence Amos, *Early theories of translation*, publié par Columbia University, New-York. Comme exemple pratique, laissez-moi vous signaler que la première en date des romancières et femmes de lettres anglaises, Aphra Behn, une admirable pionnière, odieusement traitée par son pays, faisait, dès 1688, procéder son Fontenelle, d'un remarquable « *Essai sur la traduction de la prose.* »

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'à l'image des « Arts Poétique » essaie de s'élaborer un « Art traductif ».

La traduction la plus casanière, la plus littérale, est aussi, très souvent, la plus facile. Sous le couvert du mot à mot, le sens et la lettre s'y livrent au vilain adultère, celui qu'abrite le domicile conjugal.

D'autre part, une traduction vagabonde et distendue introduit l'équivoque et conduit aux aventures sordides. C'est le reniement de toute honnêteté.

La solution paresseuse n'appartient donc en propre à aucune des deux écoles.

Ce qu'il faut atteindre, c'est l'identité non pas seulement d'*expression* mais d'*impression*. On ne la rencontre qu'en catalysant la lettre par l'esprit, et c'est l'imagination qui est le catalyseur. Une mousse, oui, mais de platine. Le vrai traducteur est poète.

D'où ce caractère personnel, c'est-à-dire variable suivant l'homme et le temps, que revêt l'art de la traduction *absolue*. Si l'objet est de produire sur le lecteur étranger (et contemporain du traducteur) la même impression que produisit l'original sur le lecteur indigène (et contemporain de l'auteur), alors toute forme « translatée », comme disaient nos pères, d'un ouvrage de l'esprit, est fonction non pas seulement du texte mais aussi du temps et du pays, du goût public et de l'interprète. C'est une création artistique au sens de l'acteur créant ou recréant un rôle.

Abel CHEVALLEY.

M. BENJAMIN CREMIEUX

par ses très remarquables traductions a rendu l'œuvre de Pirandello familière au public français.

La question que vous posez est extrêmement complexe. Il y a dans chaque littérature des œuvres d'égale importance, d'égale valeur dont les unes sont des œuvres d'exportation et dont les autres sont exclusivement nationales. Aucune littérature ne peut être considérée comme entièrement communicable en dehors de son pays d'origne. L'essentiel est donc, non pas de traduire

tout ni beaucoup, mais de traduire, dans chaque pays, des œuvres assimilables et fertilisantes. Si nous considérons une littérature comme la littérature italienne, les œuvres à traduire en français ne sont certainement pas toujours, ni même souvent, les mêmes qu'il convient de traduire en allemand ou en anglais. Pour citer un exemple précis, il est bien certain qu'un humoriste comme Alfredo Panzini ne saurait guère intéresser le public français, alors qu'il peut devenir populaire dans les pays anglo-saxons.

Une autre question, c'est celle des traductions. J'ai longtemps cru qu'il fallait toujours traduire littéralement et intégralement. Je me demande aujourd'hui si certaines œuvres ne réclament pas une adaptation ou plutôt une « abréviation ». Ici encore, l'essentiel me paraît d'extraire l'intéressant et non pas de le laisser perdu comme une île au milieu d'un océan de choses inaccessibles ou inintéressantes. Ce qu'il faut, ce n'est pas encombrer le marché littéraire de nombreuses œuvres étrangères (il est vain d'espérer que les peuples puissent se connaître les uns les autres à travers leur littérature), tout ce qu'on peut légitimement espérer, c'est que les œuvres de valeur artistique ou humaine universelles ne restent pas confinées dans les pays où elles sont nées. En d'autres termes, je ne crois plus, comme je l'ai cru longtemps, que la masse du public puisse acquérir, surtout en France, le sens de l'étranger, à plus forte raison la connaissance de l'étranger. Tout ce qui me paraît possible, c'est de ne pas laisser ignorer les grandes œuvres. Le jour où ce résultat serait atteint, un grand pas aurait été fait. N'oublions pas que : *qui trop embrasse...*

Je m'excuse de ne pas vous fournir la liste que vous me demandez, mais il me faudrait pour l'établir plus de loisirs que je n'en ai en ce moment.

Benjamin Crémieux.

M. HENRY D. DAVRAY

connaît à merveille la littérature anglaise dont il a traduit des ouvrages très significatifs.

A part la nôtre, je ne connais de façon suffisante que la littérature anglaise. Toutefois, je pense qu'il n'en est pas qui soit exactement et suffisamment connue, dans son esprit et dans sa forme, par des traductions.

Il ne me paraît pas que ce soit possible ni même désirable, et je ne peux, pour soutenir cette assertion, que vous donner un ou deux rapides arguments. Il y faudrait toute une étude.

Dans la littérature anglaise, comme dans les autres, il existe toute une production, ancienne et moderne, qui ne saurait intéresser un peuple étranger. Si cette production était traduite, elle ne trouverait pas de lecteurs. Ce qu'il convient d'en savoir est résumé par les anglicistes, et il ne nous en manque pas en France. Depuis quarante ans, nos Universités ont formé une phalange d'*English scholars* de tout premier ordre, parmi lesquels on ne saurait choisir, si ce n'est peut-être l'admirable poète qu'est le Professeur Legouis.

Une bibliographie de leurs travaux révèle un labeur et une érudition incomparables. Une revue qui a malheureusement cessé de paraître, *Le Navire d'Argent* a donné récemment un essai de bibliographie de ce genre qui est singulièrement probant.

Dans le fatras des traductions jetées sans discernement sur le marché, bien peu méritent vraiment l'effort qu'elles ont coûté. Le critérium semble bien avoir été formulé par le formidable créateur de *Gulliver*, Benjamin Swift, lorsqu'il écrivait à son infidèle traducteur, l'Abbé Desfontaines :

« Un auteur qui n'écrit que pour un temps et que pour un pays, mérite si peu d'être traduit, qu'il ne mérite pas d'être lu. »

Henry D. DAVRAY.

M. J. DELAGE

dirige la « Revue Rhénane » qui paraît à Mayence en français et en allemand. Il a traduit aussi plusieurs ouvrages de la littérature allemande moderne.

Les questions que vous me faites l'honneur de me poser me causent, je vous l'avoue, quelque embarras ; car, pour y répondre d'une façon à peu près satisfaisante, ce n'est pas une page ou deux qu'il faudrait y consacrer mais toute une étude.

1° En général le Français, médiocre linguiste, est aussi un médiocre traducteur. Il réussit mieux, à mon avis, dans l'adaptation que dans la traduction proprement dite.

Nous avons de la « Divina Commœdia » et du « Faust de Gœthe » des adaptations assez bonnes, mais des traductions plutôt mauvaises, excepté celles de Fiorentino, qui était Italien. Je dois dire cependant, qu'au point de vue exactitude, les quelques traductions qu'il m'est venu à l'idée de comparer au texte pour les deux langues (italien et allemand) dont je m'occupe plus spécialement, m'ont paru toujours satisfaisantes, excepté celle de l'ouvrage de Fritz von Unruh « Verdun », que je nomme ici parce qu'elle a fait beaucoup parler d'elle.

Quant au second point de votre première question, je réponds sans hésitation : non. Les rares œuvres traduites de l'italien et surtout de l'allemand, ne donnent qu'une idée tout à fait insuffisante de ce qu'est vraiment la littérature de nos deux voisins. A cela il y a selon moi plusieurs raisons :

a) Connaissance trop superficielle de la littérature étrangère chez nos éditeurs ou chez ceux qui les conseillent ;

b) Tendance trop marquée chez les premiers à ne tenir compte pour les traductions qu'ils publient que du seul point de vue commercial ;

c) Prévention et méfiance du public pour tout ce qui est traduction.

2° Il faudrait, pour répondre en connaissance de cause à cette question, savoir exactement quels sont les auteurs anciens ou modernes qui ont été traduits et ceci est plus difficile qu'on ne se l'imagine. A ce propos qu'on me permette de citer un exemple qui me concerne. J'avais conçu le projet, en janvier dernier, de traduire une des plus belles œuvres de la littérature allemande « L'Hyperion » de Holderlin, mais je voulais d'abord m'assurer qu'elle n'avait pas déjà été traduite. Ce n'est qu'après *six mois environ* de recherches que j'ai pu être fixé : cette œuvre n'était pas traduite. Celui qui s'occupe d'une littérature étrangère lit presque toujours les œuvres les plus marquantes de cette littérature dans les originaux et s'inquiètent généralement peu de savoir si elles sont ou ne sont pas traduites.

Sans vouloir être affirmatif je crois qu'une bonne partie des auteurs les plus représentatifs des deux derniers siècles de la littérature italienne n'ont pas été traduits en français. Je n'ai jamais eu sous les yeux une traduction de l'œuvre d'Ugo Foscolo, ni de celle de Metastasio. Pour le siècle dernier, je me souviens d'avoir un jour mis la main sur une fort mauvaise traduction du « chef-d'œuvre » de la prose italienne au XIX° siècle « I Promessi sposi » de Manzoni. J'ai cherché en vain la traduction de cet autre chef-d'œuvre qu'est « la Storia della Litteratura italiano » de De Sanctis. A l'exception d'un ou deux romans d'Antonio Fogazzaro et de la pièce « Come le Foglie » de Giocosa, il n'y a pas que je sache de traduction des romans pourtant si caractéristiques de la Vie italienne à la fin du siècle dernier, de Girolamo Rovetta, A. Beltramelli, Albertazzi, U. Ojetti, ni des drames du Napolitain A. Bracco. Le Pierre Loti de la Péninsule : Guido Milanesi, dont le roman « Figlia di Rè » a eu une grande vogue dans son pays, est encore à peu près inconnu en France.

Alors que les Allemands sont toujours à l'affût de tout ce qui se produit chez nous : pièces de théâtre, romans, histoire et philosophie. (Ces dernières semaines n'a-t-on pas publié coup sur coup une traduction de la Jeanne d'Arc d'Anatole France, une nouvelle édition

plus maniable des œuvres de Balzac, tout l'œuvre de Marcel Proust (fort mal traduit du reste), des nouvelles de Barbey d'Aurevilly, etc..., les poésies de Villon, de Rimbaud, sans parler de nombreux romans français d'une valeur très relative.) C'est à peine si de temps à autre, à de longs intervalles, nous apprenons la publication chez nous de la traduction d'une œuvre allemande. Nous n'avons presque rien pour faire contre-poids à la production allemande. J'ignore si on a traduit l'Autrichien Grillparzer. De Gerhardt Hauptmann nous avons quelques pièces de théâtre; deux romans de Clara Viebig, le plus « mâle » représentant du roman historique en Allemagne, rien que je sache de Hebbel, de Kleist, de Paul Heyse, de Theodor Fontane, de Bahr, de Jakob Wassermann, de R. Huch, de Wedekind, des deux frères Heinrich et Thomas Mann. (L'œuvre de ce dernier paraîtra incessamment chez Kra) et de Max Scheler, le célèbre et courageux professeur de philosophie, auteur de « Pourquoi on hait les Allemands ? »

Faites de ces lignes l'usage que bon vous semblera et veuillez croire, Messieurs, à mes sentiments de bonne confraternité.

J. DELAGE.

M. LOUIS FABULET

fut l'introducteur en France de Rudyard Kipling, H.-D. Thoreau, Walt Whitman, etc., il possède sur la littérature anglaise et américaine la compétence la plus étendue.

Non, les littérature anglaise et américaine, dont je me suis particulièrement occupé, ne sont pas, malgré les efforts des traducteurs dans ces dernières années, exactement et suffisamment connues chez nous, ni dans leur esprit ni dans leur forme. Je dirai même qu'elles y sont ignorées, et que les efforts de ces traducteurs ne se sont portés que sur quelques auteurs contemporains et tout à fait éminents ; cela depuis seulement que j'ai réussi à assurer le succès en France de l'art et du nom

de M. Rudyard Kipling. L'une des causes de notre ignorance en matière de littératures étrangères fut longtemps la faiblesse de traductions qui, répondant au proverbe italien, ne furent que des trahisons. Elles détournent de l'œuvre le lecteur, lequel n'y trouve le sel ni l'esprit ni la couleur ni souvent le sens, qui l'anime, la portée qu'elle peut avoir ; et j'ai vu, tant le public est plus sensible au mal qu'au bien, le succès en marche chez nous d'un auteur étranger, grâce à de fidèles traductions, soudain compromis et subir un moment d'éclipse par le fait d'une série intermédiaire de mauvaises traductions dues aux frelons des lettres.

Le rôle de traducteur est ingrat. Il réclame l'abnégation complète de soi, le pur dévouement à l'art, une connaissance de deux langues qui demande elle-même l'adjuvant de l'instinct, un monde de connaissances supérieur à celui de l'auteur, un grand désintéressement quant au profit aussi bien d'argent que de gloire. Le traducteur doit disparaître dans le radiement de lumière dont il tâchera d'auréoler l'auteur. Tout le mérite qu'on veut bien lui reconnaître, parfois, est de rendre service à son pays, à l'art en général, presque anonymement. Comme me le disait un jour mon regretté ami et collaborateur Robert d'Humières : Il faut au traducteur « vivre avec son texte ». Et ce n'est souvent qu'après une promenade où il n'aura cessé d'y penser, sinon parfois des mois plus tard, qu'il trouvera le mot de sa langue s'appliquant exactement au mot du texte original. Il ne faut donc pas s'étonner du petit nombre et de la médiocrité, en général, des traducteurs. J'en reconnais d'excellents, cependant, de parfaitement honnête, à *La Nouvelle Revue Française*, depuis ces dernières années.

Nous ignorons Charles Dickens et son œuvre par la faute d'une traduction française, la traduction courante, qui dépasse en trahison tout ce qu'on saurait attendre en ce genre. Or, honnêtement traduit, l'œuvre du plus grand romancier du monde eût sans doute mieux fait chez nous qu'inspirer pâlement un Alphonse Daudet. Nous n'avons jusqu'à ces tout derniers temps possédé,

et sous le titre ridicule de *Un Amant*, qu'une traduction sans valeur du chef-d'œuvre *Weathering Heights* d'Emily Brontoë, auquel un récent traducteur, par un trait de génie que je lui jalouse, a rendu son vrai et magnifique titre, qui souffle sur toute l'œuvre : *Les Hauts de Hurle-Vent*.

Nous connaissons peut-être assez bien Shakespeare, grâce à des efforts de traducteurs sur traducteurs, à des plumes mieux inspirées, puisque l'une inspirée par Victor Hugo, et mieux autorisée ; mais nous ne connaissons guère Byron, dont j'ai retraduit récemment le *Caïn*, prenant ainsi l'occasion de constater la méchanceté des traductions qu'on en avait précédemment faites, comme, d'ailleurs, de l'œuvre entier de ce roi du romantisme.

Que connaissons-nous, il faut le dire, des poètes anglais, les plus profonds et les plus chantants qui soient à travers des siècles de littérature, toute une si belle pléïade, et dont l'influence pourrait être si heureusement animatrice de la jeune pensée française ? A peine ont-ils été traduits chez nous, et la plupart du temps sans art, sans amour, sans résonance, dans une prose de mauvaise version d'écolier, par des dames en rupture de tapisserie.

Mr. Wells, content des traductions françaises de ces derniers temps, a pu dire dans son *Anticipations* qu'une des forces de la France résidait en ses traducteurs ; mais j'ai rougi d'avoir à traduire pour mes compatriotes le *Walden* de Henry D. Thoreau, cette œuvre maîtresse de la pensée humaine, qui datait de trois quarts de siècle lorsque j'entrepris mon travail. Que connaissons-nous de la littérature américaine ? Que sait-on, en France, de cette période littéraire qu'on a appelée le *Trancendantalisme*, et où l'Amérique, au milieu du XIX^e^ siècle, prouva que l'émigrant d'Europe avait transporté au-delà de l'Atlantique une culture remarquable, faite des meilleures cultures asiatiques et européennes, qui s'épurait et s'approfondissait au contact de la nature vierge et dans le retour à la Vérité ? Nous avons traduit Emerson, mais c'est dans l'anglais que j'ai dû lire, en 1898, les *Feuilles d'Herbe* de Walt Whitman, et en 1914

le *Walden* de Henry D. Thoreau. Or, le chef-d'œuvre de cette époque, une des plus grandes œuvres qu'ait conçues l'esprit humain, est encore à traduire en français. J'ai eu l'occasion déjà de le signaler, c'est le *Moby Dick ou La Baleine Blanche* de Hermann Melville, de la même époque que le *Walden* et animé du même souffle, d'un plus grand souffle encore, et source avec le livre de Thoreau de l'amour de la vie au grand air, de l'amour de la vérité, pour la mise en mépris d'une décevante civilisation. Alain Gerbault, dans la bibliothèque si bien choisie, si exclusive, de son bateau, a dû l'emporter en anglais. Et possédons-nous des traductons du poète Edward Carpenter, de son merveilleux *Towards Democracy* ? Ce sont là toutes œuvres à tonifier notre sang, à nous purger d'une latinité dégénérée, d'un atticisme ranci, à clarifier notre pensée, à fortifier, viriliser en nous l'amour dit chrétien, à nous nourrir d'un aliment plus substantiel qu'éternellement et dangereusement de notre propre et seule substance. Je crois ne pas m'abuser en déclarant que Kipling, en dépit de tout ce qu'il peut dire de fâcheux contre l'Amérique, est lui-même sorti de cette littérature américaine-là. J'attends le Kipling français, celui de nos forces, et non de nos faiblesses, celui de nos grandes et profondes qualités, et non de nos tares, celui d'une France qu'il suffit de parcourir pour comprendre sa résistance aux coups les plus retentissants du sort.

Louis FABULET.

M. ANDRE GIDE

qui connait tout et qui aurait pu nous apporter les plus utiles renseignements, et l'avis le plus autorisé, se dérobe à nos questions.

De vive voix, sans doute, me serais-je mieux excusé de ne répondre point à votre enquête, si intéressante me paraît-elle. C'est toute une étude qu'il faudrait à la-

quelle je n'ai pas le temps de me livrer pour le moment. Peut-être savez-vous que je ne réponds jamais aux enquêtes. Si je n'étais si surmené, peut-être eussé-je fait une exception pour la vôtre, ne fut-ce que pour vous marquer ma sympathie et tout l'intérêt que je prends aux « Cahiers du Sud ». Du moins lirai-je avec grand intérêt les réponses. C'est un sujet sur lequel il y aurait tant à dire... et c'est pourquoi j'y renonce.

André GIDE.

A. et H. HAMON

C'est à M. et Mme Hamon que nous devons la traduction et l'introduction en France des œuvres de Bernard Shaw.

Les littératures étrangères sont d'une façon générale insuffisamment connues en France. Le public lit peu les auteurs étrangers dans les traductions et encore moins dans les originaux. Il y a là un phénomène de misoneisme et de xénophobie général, car la même chose se passe dans les autres pays notamment l'Empire britannique et l'Amérique. C'est fort regrettable, car l'humanité en souffre au point de vue littéraire et au point de vue social. Plus les peuples se connaîtront moins ils se haïront, car ils se reconnaîtront d'étroites parentés.

Ce serait œuvre méritoire pour des revues de publier des traductions d'œuvres courtes d'auteurs étrangers, de tous les pays, des jeunes surtout, de ceux qui indique les directions de la pensée et de l'art du pays. Nous savons que c'est là une œuvre difficile car de 1897 à 1903 nous le fîmes dans l' « Humanité Nouvelle » qui fut *la première* revue française à publier du Gorki, de l'Andreiew, du Bernard Shaw, du Prochatzka, du Yeats, etc.

Quant à la deuxième question nous nous récusons. Il nous semble seulement que les littératures contempo-

raines chinoises et japonaises sont bien mal connues, et, vu le rôle social que le chinois va jouer au XX^e^ siècle, il serait utile que ces littératures soient connues.

A. et H. HAMON.

MM. ALZIR HELLA et O. BOURNAC

ont publié en collaboration un très grand nombre de traductions allemandes parmi lesquelles récemment encore, les « Elixirs du Diable », de Hoffmann, « Avrok », de St-Zweig, « La Marche Royale », de A. Latzko, etc.

On ne saurait trop faire connaître par la traduction des textes originaux les auteurs étrangers, bien entendu les bons. Le domaine de la pensée n'est pas limité par les frontières géographiques et, au surplus, on ne peut qu'enrichir son propre moi par l'entrée en contact avec tout ce qu'il y a de beau et de vrai dans l'univers.

Quant à citer des auteurs, ils sont trop, comme dit l'autre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que demain seront célèbres — du moins auprès des lettrés — certains noms aujourd'hui encore inconnus en France. L'enquête ouvrira d'ailleurs de vastes horizons à l'activité des éditeurs. Que les *Cahiers* en soient félicités. Ils nous prouvent une fois de plus que c'est bien du midi que nous vient la lumière.

Alzir HELLA et O. BOURNAC.

M. FRANZ HELLENS

par son activité de critique possède les plus utiles informations sur la connaissance des littératures étrangères.

Le français, j'ajoute le belge, n'est envieux que de potins, de nouvelles, de modes, etc. Il ne demande pas à connaître l'esprit profond de ses voisins de langue étran-

gère ; il ne ressent pas ce besoin qu'éprouvent par exemple les Russes et les Allemands, de pénétrer dans l'intérieur moral des peuples qui ne parlent pas leur langue en traduisant les œuvres d'imagination ou en appelant chez eux les artistes.

Depuis la guerre, il n'en est plus tout à fait de même. Une certaine curiosité s'est éveillée en France; elle n'est pas très ardente, elle ne me parait pas encore prendre l'aspect d'un besoin sérieux — elle ne sera jamais une nécessité; mais enfin, il est certain que, tout en préférant les modes de chez eux, les Français commencent à s'inquiéter de l'âme des autres, de leurs travaux et de leurs découvertes. Le nombre de traductions, qui paraissent depuis quelques années fait foi, sinon d'un esprit nouveau en France, du moins d'une sorte de secouement, si je puis dire, de cette paresse à regarder par la grande fenêtre et au loin.

Il me semble que la critique fut responsable de cette lacune. Aujourd'hui, ceux qui écrivent sur la littérature se montrent plus attentifs et mieux informés; ils n'ignorent plus, ou ne feignent plus d'ignorer les lettres étrangères. Les écrivains étrangers, qui vinrent toujours à Paris et y furent de tout temps bien accueillis, sont aujourd'hui plus remarqués, mieux interrogés, et l'on daigne s'informer de leur œuvre.

Si les traductions sont plus nombreuses, et si les jeunes auteurs étrangers trouvent en France des traducteurs et des éditeurs pour les publier, je n'oserais affirmer que le public se montre avide de les lire. Même les écrivains étrangers célèbres ne trouvent pas toujours en France de nombreux lecteurs. Un Stevenson, ni Jack London, ni même je crois Conrad n'ont connu chez nous le grand succès. L'accueil fait à un Kipling est rare.

C'est à Edmond Jaloux, surtout, que nous devons de connaître les écrivains étrangers de marque que l'on a traduits depuis la guerre. La vaste érudition et le prestige de sa critique sont pour une bonne part dans le réveil de l'attention française vis à vis des littératures anglaise, allemande et scandinave.

Nous ignorons encore une foule d'œuvres d'auteurs étrangers. Dostoïewsky, enfin honnêtement traduit, commence seulement à être compris, comme il doit l'être, grâce aussi aux conférences admirables de Gide. Les mauvaises traductions françaises abondent. Il faudrait retraduire Tolstoï. Nous connaissons à peine (par un seul livre, je crois) un auteur polonais génial: Wispianski. Les œuvres de la dernière période anglaise me paraissent aussi très ignorées en France; je veux parler notamment de la plupart des écrivains de l'excellente revue *Critérion*, qui groupe en ce moment les plus belles valeurs.

Et que dire des poètes et romanciers hollandais, qui ont toujours été ignorés en France? A peine connaissons-nous l'un des plus remarquables génies que la littérature ait produits, Multatuli: le *Mercure de France* a publié jadis une sorte d'anthologie de ses œuvres, mais c'est peu, et son plus beau roman *Camera obscura* est totalement inconnu en France. Rieder a publié dans sa bonne collection d'auteurs étrangers, des romans de quelques écrivains flamands et hollandais, mais combien de noms encore ignorés, Van de Woestyne, Couperus, d'autres.

Evidemment la formation de la nouvelle intelligence française ne dépend pas exclusivement de la connaissance des œuvres étrangères. Mais je suis convaincu que l'esprit français ne pourrait que gagner en élargissant sa vue sur les horizons étrangers. Il faut que tout ce qui est neuf, ou parait l'être, soit connu en France par des traductions adéquates; le meilleur et le pire. Nous ne pécherons jamais par excès de connaissance; mais nous risquerions de périr d'épuisement si nous ne respirions pas un peu de l'air pur et nouveau qui règne sur les hauts plateaux de l'intelligence étrangère.

Franz HELLENS.

M. EUGENE JOLAS

Rédacteur à la « Chicago Tribune » connait parfaitement la littérature américaine. Nous attendons avec impatience l'anthologie de la Poésie Américaine qu'il doit publier prochainement et qui révèlera au lecteur français bien des aspects inconnus de la production lyrique aux Etats-Unis.

A part quelques cosmopolites, notamment MM. Bernard Fay, Victor Llona, Léon Bazalgette, Lewis Galantière, Louis Postif, Marc Freeman, André Cuisenier, et votre Marcel Brion, la France ne s'intéresse pas beaucoup à la floraison d'un esprit aussi différent de l'esprit Européen qu'est celui de l'Orient. On a beaucoup parlé de l'influence philosophique et esthétique des grands écrivains Européens sur les jeunes de l'Amérique, mais il me semble que l'on puisse constater une évolution sauvagement indépendante et indigène dans la littérature d'outre-mer depuis longtemps.

L'Europe a souvent une conception fausse de l'esprit américain, une idée née des exagérations hystériques et sadiques des journaux et du cinéma. Certes, on a traduit des écrivains comme Steward White, et James Oliver Curwood ,etc., mais ils ne représentent nullement l'intelligence et l'impulsion psychique de l'Amérique moderne.

Depuis près de 15 ans un paroxysme s'est abattu sur l'Amérique. Il s'est développé une révolte contre la domination Puritaine, contre le machinisme, contre le mercantilisme littéraire, dont les résultats peuvent être trouvés dans toutes les œuvres parues depuis ce temps. L'effort des Little Review, Dial, Masses, Poetry, Reedy's Mirror, Smart Set, a abouti au développement d'un esprit critique et conscient d'une vision nouvelle de l'univers.

Il sera toujours le grand mérite de M. Bernard Fay, d'avoir présenté le grand écrivain qu'est Sherwood Anderson, dans un récent numéro des Cahiers du Mois.

Mais l'œuvre magistrale et puissamment lyrique d'Anderson devrait être connu dans son entièreté. Il ouvrirait d'énormes perspectives sur un monde nouveau qui serait une révélation pour l'esprit Européen. Winesburg, Ohio; Windy Mc Pherson' s Son, Poor White, Many Marriages, Dark Laughter, donnent une tranche de la vie américaine qui étonnerait l'Europe.

Et Théodore Dreiser, évocateur Balsacien de la scène américaine? On ne connait de lui que la traduction d'un livre d'esquisses. « Douze hommes ». Mais il faudrait présenter ses romans: Sister Carrie, Jennie Gerhardt, The Financier, The Titan, The Genius et An American Tragedy. Willa Cather, Waldo Franck, Glenway Weucott. Ernest Hemingway, F. Scott Fitzgerald, sont déjà connus, mais ce n'est que superficiellement.

Relevons la belle Anthologie de la Littérature Américaine si consciencieusement préparée par MM. C. Cestre et B. Gagnot. On y trouvera des traductions signifiantes de Dorothy Canfield, Sinclair Lewis, Joseph Hergesheimer, Jack London, Zona Gale, James Branch Cabell. Mais où sont les traduction des œuvres de Ruth Suckow, John Dos Passos (sauf son livre de guerre), Carl Van Vechten, Elliot H. Paul, Thomas Beer, Ellen Glasgow, Ben Hecht, Dubose Heyward, et de beaucoup d'autres?

On ne se rend pas compte de l'énorme richesse et de l'originalité de la jeune poésie Américaine. Je suis en train d'achever une anthologie de la poésie américaine moderne traduite en Français, et je suis étonné moi-même de la puissante vision qui se dégage des œuvres parues depuis dix ans. Voici la ciselure d'un esprit nouveau. Non seulement des poètes comme Sandburg, Pound, Robinson, H.D., Untermeyer, Lowell, déjà connus par des traductions en Français, mais les plus jeunes qui présentent un jaillissement né dans une atmosphère électrique, rude, aux perspectives gigantesques. Cette jeunesse se fait entendre au-dessus du rugissement des politiciens, des fanatiques hypocrites de la moralité, des business-men de la littérature, des machines braillardes.

Eugène JOLAS.

M. L. JOUSSERANDOT

ancien bibliothécaire à la Sorbonne, possède une connaissance très complète de la littérature russe.

En ce qui concerne la littérature russe, la nécessité d'une enquête telle que celle que vous entreprenez s'impose d'autant plus que la qualité des traductions parues est plus médiocre. Et pour qu'il soit possible d'en juger, il faudrait pouvoir donner des exemples concrets empruntés aux diverses époques. Il nous suffira, en attendant, de faire une rapide revue de la façon dont les auteurs russes ont passé dans notre langue, depuis du moins qu'il en existe.

Il est à peine utile de signaler que les premiers écrivains russes originaux parurent presque simultanément dans leur langue et en français. Kantémir, Soumarokov, Catherine II, Karamzine étaient encore prisonnier de l'imitation de nos classiques et d'ailleurs notre langue était alors le parler de tous les gens instruits de l'Europe. Un peu plus tard, l'intérêt que l'on porta aux littératues du Nord fit que l'on dut donner au moins quelques spécimens du romantisme russe. Chose surprenante, ces premiers traducteurs, pour la plupart ignoraient profondément la langue qu'ils étaient censés traduire. E. Dupré de Saint-Maure, après un séjour de cinq années à Pétersbourg, donna une *Anthologie* où beaucoup de contemporains plus ou moins connus étaient représentés et qui eut un grand succès: Il avoue dans son introduction ignorer la langue. On vit des amateurs, comme Paul de Julvécourt, Eugène de Porry, le comte de Lonlay, publier des adaptations en prose et en vers, dont quelques-unes sont assez réussies, sans avoir autrement une bien grande compétence. Louis Viardot est bien connu pour ses nombreuses traductions, notamment de Gogol: elles se lisent encore. Pourtant, de son propre témoignage, il ne savait pas un traitre mot de russe. D'illustres amis lui traduisaient le texte: il écrivait sous la dictée, mettait le tout en un

français passable et souvent le résultat obtenu n'était pas trop mauvais. N'oublions pas non plus le père Dumas, naturellement d'une parfaite incompétence, qui revint de son voyage tapageur en Russie, les bras chargés d'une copie qu'il s'empressa d'utiliser: des nouvelles de Pouchkine, un roman de Lajetchnikov, quatre de Bestoujer-Marlinski. Il avait rencontré des russes complaisants pour lui donner un à-peu-près en français, auquel il avait mis sa marque, et, chose curieuse, la réussite est passable, surtout pour Marlinski dont la manière ne manque pas d'affinités avec la sienne. A côté de ces entrepreneurs de librairie, il faut faire une place à de purs artistes, comme ce prince Eline Metscherski, qui donna des traductions en vers, témoignent d'un très grand talent. Il était russe et maniait notre langue avec un rare bonheur, mais le caractère de ses essais poétiques le range plutôt parmi nos petits romantiques que parmi les traducteurs. L'œuvre russe de Mérimée est trop connue pour qu'il faille insister. Tout le monde a lu chez lui la *Dame de Pique* de Pouchkine ou l'*Inspecteur Général* qui est le *Révisor*. Il est certain que les études de la langue qu'il fit, avec un enthousiasme toujours croissant, sous la direction de Mme Lagrenée ou de sa « Nouvelle Inconnue », furent assez superficielles et ne lui épargnèrent pas de gros contresens, mais au moins avait-il son style. Et c'est ce qui a manqué le plus à Marinier, qui, avec une science à peine plus complète que celle de Mérimée, a adapté quantité de nouvelles ou romans, un peu pêle-mêle, de Pouchkine, Lermontov, Bestoujer, Sollogoub, Vonliarski. Il est fort plat et terne et des bévues énormes éclatent presque à chacune de ses pages. Il faut citer à part, en insistant particulièrement, le traducteur Charrière qui, lui, savait certainement le russe et même assez bien, mais qui, par une singulière aberration, sur des textes de la valeur des *Mémoires d'un Chasseur*, de Tourguéniev et des *Ames Mortes* de Gogol, lâcha la bride à la plus étrange fantaisie, à l'esprit le plus saugrenu. Un pareil sans-gêne doit être signalé d'autant plus que la prose de Charrière continue à être lue, grâce

à la librairie Hachette. Quelques écrivains plus sérieux qui, malheureusement, nous donnèrent de rares œuvres russes, Douhaire, Legrelle, Delaveau, nous dédommagent un peu. Tourguéniev qui, comme on sait, fit de longs séjours en France s'essaya lui-même à quelques traductions: du *Novice,* de Lermontov, des *Œuvres Dramatiques* de Pouchkine. Il n'y fit pas preuve de beaucoup d'exactitude ni d'une aptitude bien grande à reproduire la couleur des originaux. Ses propres œuvres à part les *Mémoires d'un Chasseur,* parurent anonymement chez Hetsel, de son vivant et plus ou moins sous sa direction. Ses traducteurs sont connus: ce sont les époux Durand-Gréville, le comte Sollogoub, A. de Calonne, Delaveau et d'autres. Il est regrettable que le résultat de ces collaborations soit assez médiocre. Le style si pittoresque, si plein de suc, du maître, est énervé. Beaucoup de difficultés, et elles sont nombreuses dans le texte, sont escamotées; ses phrases sont abrégées, l'ensemble est terne. On devrait retraduire tout Tourguéniev.

Nous voici arrivé vers les années 80, à l'époque où parurent en France les premières traductions, très incomplètes, de *Anne Karénine* et de *Guerre et Paix* et où Melchior de Vogué publia le *Roman Russe.* Ce fut l'âge héroïque. Ce fut un engouement inouï. Le public se jeta littéralement sur les traductions du russe et accepta tout sans examen, le bon comme le mauvais.

Il se rencontra quelques traducteurs sérieux et consciencieux, sachant le russe et capables d'écrire en français. Parmi eux, on peut distinguer Dérely qui initia les Français à la connaissance de Dostoievski.

Résumons: L'essentiel de la littérature russe moderne a évidemment passé en français: presque tout Gogol, tout Tourguéniev, tout Léon Tolstoï, tout Dostoievski, peut-on dire. On a traduit même les principales œuvres d'auteurs vraiment « trop russes » comme Staltykov, sans aucun succès d'ailleurs. Mais en dépit d'une production de librairie intense, il est facile de noter des lacunes. La *Chronique de famille* de Serge Aksakov, œuvre classique, d'un grand intérêt, n'a jamais tenté

personne. Glèbe Ouspenski, dont les peintures paysannes témoignent d'un très grand talent, Herzen, dont les œuvres devraient être popularisés parmi le public français et qui n'a été traduit que fragmentairement et très anciennement, Ostrovski dont le théâtre, l'*Orage* excepté, est inconnu, ce pauvre Garchine si émouvant, dont les œuvres ont été sabotées chez nous, voilà des noms qui mériteraient d'attirer traducteurs et éditeurs. Enfin, ce qui s'explique, on a généralement laissé de côté les poètes. On a fait des anthologies, mais on ne nous a fait connaître d'une façon complète ni Nekrassov, ni Fet, ni Plechtchéev, ni Nadson. Surtout les plus grands, Pouchkine et Lermontov, malgré beaucoup d'œuvres séparées données, ne nous ont jamais été montrés dans leur plénitude. Il faudrait surtout faire sentir aux Français ce que fut à l'aurore du XIX^e^ siècle, ce pur poète qui a nom Pouchkine. Cette âme de cristal qui en avait la limpidité, la résonnance et la pureté est à peu près ignorée du grand public. Il est vaguement connu comme l'auteur d'un roman propre à intéresser les enfants, la *Fille du Capitaine*. On ne connait pas ce poète, le plus génial, le plus français aussi de tous les Russes, le plus près de nous. Enfin, je trouve singulier que, même au seul point de vue de la littérature générale, on n'ait jamais essayé de nous initier à des productions, spéciales il est vrai, mais fort intéressantes; les œuvres d'illettrés transmises par la tradition orale, les *Bylines*. Alors que les érudits s'occupent de découvrir les origines de l'épopée, ne conviendrait-il pas de donner un recueil d'œuvres, encore vivantes il n'y a pas bien longtemps, chez les pêcheurs russes de l'extrême Nord et qui nous donnent incontestablement des exemples des premiers balbutiements épiques des peuples ?

Il y a donc beaucoup à faire pour des traducteurs dignes de ce nom dans le domaine russe.

M. L. JOUSSERANDOT.

M. RENE LALOU

dont on connait le talent de critique, a traduit aussi plusieurs livres anglais.

Sous une forme modeste, votre enquête pose au fond le vaste problème de notre connaissance des littératures étrangères. Je n'ai le droit d'y répondre qu'en anglici-ste; à vous de décider si certaines de ces observations particulières doivent prendre une portée plus générale.

Ce qui frappe dans notre jardin anglais, c'est incontestablement le désordre. Il y a eu des coups de chance: un Baudelaire, découvrant ses affinités avec Edgar Poe, lui conquiert l'attention du public français. Il y a eu des gestes généreux, tels les hommages d'André Gide traduisant le *Gitanjali* et le *Typhon*. Le seul danger en pareil cas est que l'écrivain qui a bénéficié d'une si fraternelle révélation n'acquière à nos yeux une importance excessive, au détriment d'auteurs plus originaux. En matière de traduction l'appétit de nos lecteurs reste assez limité: ils s'attachent à quelques vedettes dont on traduit inexorablement le meilleur et le pire avec les mêmes clameurs enthousiastes; ils parcourent distraitement cinq ou six romans de troisième ordre qui furent francisés uniquement parce que la traductrice rencontra l'authoress dans un salon hospitalier. Lorsqu'ils essaient de raccorder ces excursions dans la pensée étrangère pour s'élever à une idée d'ensemble l'échec est complet, le découragement vient vite. Certains éditeurs l'ont si bien compris qu'ils font précéder leurs traductions d'une notice qui situe l'auteur: peut-on reprocher à cette introduction d'être rarement désintéressée?

C'est ici que la critique devrait intervenir énergiquement. Le traducteur est forcément partial, qu'il ait travaillé pour un médiocre salaire ou, ce qui est plus fréquent, par admiration. Les traducteurs de Byron, Poe et Wilde ont prôné ces écrivains comme des génies ; la critique leur a emboité le pas : il eût été

beaucoup plus utile d'expliquer aux lecteurs français que si ces hommes n'ont pas obtenu un égal succès dans leur pays, cela ne tient pas uniquement aux préjugés puritains, que la connaissance de Shelley, Keats et Pater remet Byron, Poe et Wilde à leur vrai rang, qui n'est pas le premier. De même la gloire de Shakespeare en France, repose sur une série de déformations; nous représentons *le Marchand de Venise*, comme un drame et *la Nuit des Rois* comme une bouffonnerie; il ne manque à ces interprétations que l'essentiel: la fantaisie lyrique, l'atmosphère recréée dans ces traductions-miroirs qu'a inaugurées la Collection Shakespeare. L'éditeur demande qu'une traduction se vende, le public qu'elle soit lisible; la critique doit exiger qu'elle soit fidèle, non seulement à la lettre mais surtout à l'esprit du texte.

Outre ce contrôle et ce rétablissement des valeurs, la critique a un autre rôle à remplir: elle doit provoquer certaines traductions urgentes. Il est ridicule, par exemple, que nous nous endormions dans la molle contemplation d'un Ruskin grand-prêtre de la religion de la beauté alors que ce prétendu esthéticien est avant tout un moraliste biblique déguisé en sociologue. Nous sommes en train de commettre une semblable erreur en ce qui concerne la littérature américaine contemporaine : on nous étale complaisamment tous les ouvrages où revivent tous nos poncifs (de Maupassant à Freud) et ceux où s'atteste une esthétique cinématographique déjà périmée. Qu'on traduise donc au public français les romans où Sinclair Lewis décrit l'Amérique telle qu'elle est : un révolté spirituel par ville de trois mille habitants, solidement unis dans la prospérité matérielle et l'hypocrisie instinctive.

Ceci m'amène à répondre à votre deuxième question. Trois noms ici suffiront : Georges Meredith, Henry James et Robert Browning. Envers le premier la N. R. F. a commencé de réparer notre longue injustice; mais les deux autres restent à peu près complètement ignorés. Or les trois quarts des jugements portés sur

Marcel Proust apparaîtront absurdes le jour où l'on connaîtra en France Henry James et dans la peinture de l'âme moderne la santé de Robert Browning est infiniment plus complexe que l'épilepsie de Dostoïevski: je ne connais pas d'écrivain dont l'œuvre et l'exemple soient plus importants « pour la formation de la nouvelle intelligence française. »

La connaissance des littératures étrangères, indispensable à la pensée française d'aujourd'hui, ne sera obtenue que par une étroite collaboration entre les éditeurs, les traducteurs et les critiques. Puisse l'enquête ouverte par les *Cahiers du Sud* servir à grouper ces bonnes volontés dispersées !

René LALOU.

M. VALERY LARBAUD

L'homme de France qui connaît le mieux les littératures étrangères.

Je crois que les littératures portugaise, brésilienne, catalane, hollandaise, argentine et urugayenne, tchèque, serbe, hongroise, grecque moderne, australienne, canadienne, mexicaine, cubaine, finlandaise, russe d'après 1917, devraient être mieux connues en France, et attirer plus de spécialistes, de traducteurs et d'amateurs lettrés ; c'est-à-dire que je crois qu'on y ferait des trouvailles intéressantes.

Mais il ne faudrait pas pour cela abandonner ou négliger l'étude de littératures contemporaines telles que celles de l'*Angleterre*, de l'Irlande, des *Etats-Unis*, de l'*Allemagne*, de la Suède, du Danemark et de la Norvège, de l'*Italie* et de l'*Espagne*. Celles dont j'ai souligné les noms sont bien étudiées, traduites et suivies, c'est-à-dire surveillées, de telle sorte qu'on peut espérer que si elles produisent quelque grand écrivain, cet écrivain serait vite signalé en France. Les autres me paraissent un peu négligées.

J'espère qu'il y a encore en France des jeunes gens

aimant les Lettres, dont les parents peuvent sans trop se faire prier, donner à leur fils les moyens de passer plusieurs années à l'étranger. Si je connaissais ces jeunes gens, je voudrais leur conseiller d'aller à la découverte littéraire dans les pays dont les littératures sont les moins connues en France. Ce serait pour eux un bon apprentissage de la vie, d'abord ; et ensuite du métier littéraire ; et de toute manière, une bonne préparation à une vie heureuse où les livres et l'étude tiendraient une place importante.

V. LARBAUD.

M. ANDRE LEVINSON

qui donne dans « Comœdia » de très remarquables chroniques de littérature étrangère, a bien voulu répondre à notre enquête par les pages suivantes qui ont été publiées dans les colonnes de ce journal :

La question de savoir ce qu'on ignore en France des littératures étrangères est purement une question de fait. Dresser une liste des grands noms de tous les pays, constater les manquements à leur égard de la librairie et de la critique françaises, bref, établir le *passif*, ce ne serait qu'une besogne de nomenclature qui regarde la bibliographie et la statistique.

Dans une pareille étude, il importerait de tenir compte de tous les ouvrages dont la valeur est *intrinsèque* ; or, les enquêteurs ne s'en tiennent pas à une objectivité d'érudits impassibles ; leur attitude n'est rien moins qu'académique. Il découle de la *condition* qu'ils posent aux compétences interrogées, qu'ils se préoccupent au premier chef de savoir quelles seraient les traductions *profitables à la formation de la nouvelle intelligence française*.

Il y aurait donc une *ancienne* intelligence française, et qui aurait vécu ! Ainsi une fugitive épithète soulève implicitement une immense question : celle de l'avenir

d'une civilisation et de l'abandon d'une tradition nationale pour une autre en formation.

Culture et Influences.

Malgré les infiltrations étrangères, les alluvions qui fécondaient son humus natal, la littérature française est toujours et par définition restée autonome quant à l'esprit. Elle a résorbé Pétrarque, les romans picaresques de l'Espagne, les théories romantiques de Schlegel sans que sa propre vitalité se soit affaiblie. Hier encore, un Anatole France nous donnait l'exemple d'une haute et complète culture *intégralement française*. Que la vaste curiosité de cet *humaniste* n'ait négligé ni Swift, ni Dickens, ni Tolstoï, j'en conviens sans ambages. Mais aucun de ces contacts n'a entamé l'homogénéité de son type intellectuel. Son esprit était éclectique, mais sans être vagabond. Nourri de Racine et d'Epicure, fidèle aux filiations gréco-latines de sa race, Anatole France cultivait son jardin. L'*universalité* même de sa renommée reposait sur ce que son œuvre avait de foncièrement, de *spécifiquement français*. Je n'ignore pas que le Français d'aujourd'hui *n'aime guère en lui-même* les dons qui ont fait la gloire l'Anatole France ; le défunt a, comme l'on dit vulgairement, une mauvaise presse. L'exemple n'en reste pas moins probant.

Qu'on s'imagine que les voisins de la France eussent, pendant un demi-siècle, soumis le pays isolé au plus sévère blocus ; *rien* n'en eût été changé dans les idées et les « procédés » littéraires de M. Bergeret. Un tel exemple reste-t-il possible après les mêlées, les migrations et les pertes de la grande guerre ? Le génie français peut-il se suffire à lui-même, *produire* sans *importer ?* Ou entre-t-il dans une phase cosmopolite ? Les apports étrangers doivent-ils servir à enrichir la production nationale ou en préparer la « dénationalisation » progressive ? L'enquête de nos camarades ne prévoit que le préjudice que peut causer l'*ignorance* d'une œuvre.

Mais faut-il admettre le préjudice que pourrait causer la *connaissance* et la propagation d'une œuvre ou d'une

tendance ? Faut-il discriminer entre les « tonifiants » et les « toxiques » ? On doit à la sagesse populaire russe ce proverbe : « Ce qui est bon pour la santé du Russe est mortel pour l'Allemand. » Mais y a-t-il véritablement des livres indésirables, des auteurs à mettre en quarantaine ? Le traducteur doit-il être aussi censeur ? On voit que la question posée par MM. Brion et Sauvage implique une foule dinterprétations dangereuses et de déductions délicates à tenter.

Je ne m'engagerai pas dans ce dédale. L'intérêt invoqué n'offre à la réponse qu'une base incertaine, sable mouvant, où je craindrais de m'enliser.

Ce que j'en retiens, c'est la thème même d'une *sélection* nécessaire qui grouperait les œuvres utiles ou indispensables, faites pour figurer dans la bibliothèque d'un « honnête homme » de ce pays et de ce temps — sans préjuger à quel point ces nourritures se trouveraient *assimilables* pour cet organisme vivant : la civilisation française.

Les Sélections.

Mais quon ne nous demande pas de dresser un catalogue raisonné de cette collection idéale, travail de longue haleine et qui risquerait fort de rester platonique ! Certes, le problème intéresse au plus haut point notre rubrique ; nous sommes là pour indiquer les lacunes, pallier les malentendus, remédier aux oublis. La périodicité même de ce feuilleton préjuge de notre réponse *négative* à la première question de l'enquête.

Non, tout n'est pas traduit, et toutes les traductions ne sont pas bonnes, malgré le très considérable effort accompli pendant les dernières années et l'impulsion du centenaire du romantisme que l'on peut déjà escompter. Mais ce n'est pas en dressant un inventaire que nous parerons aux difficultés multiples qui expliquent la carence relative des traducteurs.

Il va sans dire qu'il faut savoir *choisir*. Mais il faut encore, pour publier, pouvoir *traduire*. Ayant traduit, il faut pouvoir *publier*. L'éditeur, enfin, doit espérer *vendre*. Autant de problèmes professionnels et écono-

miques ; j'aurais pu dire de dilemmes, à considérer les contingences défavorables.

Il est inutile d'insister sur les limitations naturelles de l'art de traduire. La traduction adéquate d'une pièce, voire d'un recueil de vers, est une prodigieuse et rarissime réussite ; l'adaptateur n'a pas de prise sur la « poésie pure » ; il n'est qu'un préparateur de momies.

Ceci pour l'inspiration lyrique. Mais voyons où en est l'art dramatique. Une pièce qui n'aurait pas été jouée avec succès sur une scène parisienne n'a aucune chance d'être éditée, d'autant plus que le lecteur reste rétif au théâtre imprimé. Or, il se trouve, par exemple, que les œuvres les plus typiques de la période dite « expressionniste » en Allemagne ont été conçues pour le spectacle : Georg Kaiser, Sternheim, Bronnen, Toller et parmi les précurseurs, Wedekind, Buechner, Grabbe, sont par excellence des hommes de théâtre. Voilà donc la deuxième corde qui manque à la lyre.

Reste le genre narratif. Il est infiniment plus favorisé ; nous avons à notre disposition des collections entières, tous les jours complétées (*La bibliothèque cosmopolite, Les prosateurs étrangers modernes,* sans parler de tentatives plus fragmentaires et moins suivies) ; des maisons d'édition réputées se font les auxiliaires de cette liaison internationale, tant souhaitée. L'exemple d'un André Gide traduisant Joseph Conrad a restitué tout son prestige au métier même du traducteur tant soit peu déchu depuis Amyot et Paul-Louis Courier.

Les Conditions Economiques.

Mais ici comme ailleurs les lois économiques jouent impertubablement. Ainsi, elles font obstacle à la traduction des œuvres de longue haleine, d'envergure épique. Le libraire français vend à meilleur compte que ses collègues des autres pays. Il peut demander une douzaine de francs à l'acheteur. A ce prix, il s'arrange pour lui donner un volume de 250 pages, déjà difficile à lancer dans ces conditions ; courageux, il va même jusqu'à 300 pages in-16. Une traduction en plusieurs volumes trouverait difficilement preneur.

Aussi nous donne-t-on de préférence les auteurs qui « font cours », ou encore les œuvres mineures de ceux qui font long. Il a été beaucoup question, par exemple, de Thomas Mann, le prosateur allemand le plus généralement apprécié. On a traduit par-ci par-là de ses nouvelles, voire un petit roman. Mais deux œuvres manquent en français qui dominent de haut son œuvre d'écrivain : l'épopée bourgeoise des *Buddenbrooks* et *La montagne magique*. Cette lacune est-elle causée par une erreur de jugement ? Certes, non ; mais chacun de ces romans va dans les mille pages et plus.

L'évènement littéraire de l'année a été, en Amérique, *La tragédie américaine* de Théodore Dreiser, sorti d'un long mutisme. Nous ne l'avons pas encore. Pourquoi ? C'est qu'un volume-type d'un grand éditeur parisien (mettons, la *Bella* de M. Jean Giraudoux) ne tiendrait pas moins de *sept* fois dans le corps de l'ouvrage américain qui vaut cinq dollars, comme il tiendrait trois fois dans *Babbit* de Sinclair Lewis, autre roman américain dont le héros est devenu proverbial. Le passionnant *Verdi* de Frantz Werfel, déjà traduit en anglais, est éliminé du fait qu'il ferait 750 pages ; il en advient de même des romans de Jacob Wassermann dont le rôle est capital. On nous a redonné *La Faim* de Knut Hamsun, le prix Nobel norvégien. Mais on n'a jamais touché, que je sache, à ses tant curieux *Mystères* : trop longs ! Et si l'on nous promet, quand même, et sans coupures *La carrière de Beauchamp* de Meredith, c'est là un acte de civisme.

Que l'on m'excuse d'agiter, à propos d'une enquête d'ordre si élevé, si élégamment intellectuel, des questions de gros sous ! C'est que je n'en ai pas encore tout dit. En outre des frais de fabrication et de lancement, l'œuvre de rapprochement littéraire est souvent paralysée par les exigences prohibitives des auteurs étranfers en question. Il faudrait pouvoir écouler des tirages immenses, improbables pour couvrir les forfaits stipulés par certains intéressés. L'engouement sentimental n'est pas toujours réciproque. A quoi bon, dans ces conditions, aligner des *desiderata*, qui n'ont que trop

peu de chance d'être exaucés ? La force des choses nous prive des œuvres maîtresses, et nous réduit, le plus souvent, aux échantillons.

Les surprises de la concurrence aggravent cette insuffisance. Deux maisons ne nous ont-elles pas donné quasi *simultanément* deux versions d'une œuvre du Dostoïevsky, dont une bonne traduction était effectivement désirable ? Cela a certainement dû conduire à un demi-succès pour chaque compétiteur ce qui est un bien faible stimulant. D'ailleurs, le domaine russe offre plus d'un exemple d'un pareil *gaspillage*. En somme, il n'a été autant et si bien fait pour aucune littérature. Grâce au labeur persévérant des Mongault, des Chuzeville, des Mousset, nous serons dotés avant peu d'un Dostoïevsky complet, tandis que M. Denis Roche mène à bien son Tchekoff. Tolstoï est moins favorisé. Mais, dans l'ensemble, les traductions de jadis, abrégées et arbitrairement adaptées à un goût présumé français, sont évincées de plus en plus par des versions aussi authentiques que possible.

On apprend entre temps qu'une littérature nouvelle, encore en gestation, a surgi, depuis la Nep, en Russie soviétique ; quatre ou cinq noms sont cités. Sans trop se préoccuper de leur valeur effective, l'élément d'actualité sensationnelle sollicite les esprits. Le mirage du paradis rouge, le romanesque révolutionnaire sont une force d'attraction qui ne demande qu'à être exploitée. A la bonne heure ! Mais voilà pour se disputer un filon qui n'a pas « rendu », jusqu'à nouvel ordre, plus de cinq ou six ouvrages marquants. Or, déjà une anthologie et deux collections se disputent cette maigre pitance. Nous examinerons prochainement le bien-fondé de ces espoirs et les premiers résultats du match, car le cas est assez typique.

André Levinson.

M. VICTOR LLONA

auteur de plusieurs traductions des écrivains américains modernes les plus caractéristiques :

Je réponds avec plaisir à votre questionnaire. Cette question des traductions est devenue extrêmement importante. Nous vivons à une époque où les échanges internationaux doivent être favorisés. Ceux de l'intelligence et de la sensibilité avant les autres et je souscris pleinement aux déclarations que M. André Levinson a faites il y a peu de temps avec tant d'autorité dans le journal « Comœdia ». Ceci dit, je prends l'une après l'autre vos deux questions :

1° Une littérature étrangère ne nous est jamais suffisamment connue. La littérature américaine, en particulier, n'a pas encore trouvé en France la diffusion à laquelle elle a droit. Nous assistons depuis vingt-cinq ans aux Etats-Unis à un mouvement d'émancipation littéraire et morale qui a bouleversé les règles étroites dans lesquelles, avant 1900, devaient se mouvoir les écrivains américains, sous peine d'être rapidement réduits au silence. La révolte contre la sentimentalité niaise, l'optimisme de commande (ce que M. Vincent O'Sullivan a si joliment appelé *le goût du Tout-en-beau*) et la pudibonderie bêbête, a fini par triompher, grâce aux efforts incessants d'écrivains comme Dreiser, Mencken, Sherwood Anderson, Sinclair Lewis. L'influence de Freud, qui a permis aux Américains de parler ouvertement et librement des questions sexuelles sans se faire lapider, a été décisive. Celle aussi de James Joyce. Aujourd'hui, les lettres américaines sont libérées et peuvent prendre place aux côtés de leurs aînées d'Europe. Eh bien, on ne le sait pas encore assez en France, pas plus qu'on ne sait que Dreiser, par exemple, est, malgré ses défauts, le plus puissant romancier de notre époque, que Sherwood Anderson est un conteur original et captivant, que Scott Fitzgerald a rénové l'écriture américaine.

2° Il faudrait d'abord traduire Théodore Dreiser, en commençant par cette œuvre monumentale, *Une Tragédie américaine*, roman touffu, solide et empoignant qui, j'en suis sûr, prendra place aux côtés de *Guerre et Paix* et de *Crime et Châtiment*. Mais quel éditeur français, dans les circonstances actuelles, aura assez de courage et de clairvoyance pour entreprendre la publication de ce livre immense ?

On va traduire Sherwood Anderson, et c'est justice. Ce que M. Bernard Fay nous a révélé de cet écrivain a mis tout le monde en grand appétit. Il faudra donner en français *Main Street* et *Babbitt*, ces œuvres révélatrices de Sinclair Lewis. Henry James n'est pas suffisamment connu en France. Il représente une étape de la civilisation américaine qui ne doit pas nous rester indifférente. Il faudra se décider enfin à le publier — non pas intégralement, car certaines de ses œuvres ont beaucoup vieilli — du moins en partie. Je crois savoir qu'on compte le faire bientôt.

Willa Cather est une romancière de grand talent, pleine de mesure et de goût et dont le style très pur fait songer aux meilleurs modèles qu'elle égale souvent. E. E. Cummings, Dos Passos, Glenway Wescott, entre autres, et, parmi les humoristes, toujours très intéressants en Amérique et très représentatifs du tempérament national, Ring W. Lardner, méritent d'être traduits.

Mais c'est surtout dans la poésie que brillent les Américains d'aujourd'hui. Mon ami Eugène Jolas va publier une anthologie de la poésie américaine qui sera une révélation. Je lui prédis le plus vif succès. Je prédis également que l'entrée de ces cent soixante poètes contemporains en France ne se produira pas sans que notre mentalité, notre sensibilité et peut-être notre esthétiques, en soient profondément modifiées. Ces poètes, j'en suis sûr, exerceront une puissante influence sur la formation de ce que vous appelez la nouvelle intelligence française.

Victor LLONA.

M. ALFRED MORTIER

a traduit plusieurs écrivains italiens, anciens et modernes, du plus grand intérêt.

Je m'occupe de préférence de l'ancienne littérature italienne, et par conséquent je suis moins bien informé de la moderne. Je crois que les Italiens connaissent beaucoup mieux notre littérature que nous ne connaissons la leur ; ils ont subi notre influence dans le roman, la poésie, le théâtre. Il est vrai que nous subîmes fortement la leur pendant toute la Renaissance.

Les Italiens connaissent et aiment nos Lettres parce que tout Italien cultivé sait le français, mais la réciproque n'est pas vraie, tant s'en faut, hélas !

Cependant, grâce aux traductions, la plupart des grands romanciers italiens sont connus en France ; Manzoni, Fogazzaro, Matilde Serao, d'Annunzio, Panzini, etc., et les jeunes tels que Salvatore Gotta, Massimo Bontempelli, Borgese trouvent des traducteurs. Je viens moi-même de traduire un puissant roman de Mario Sobrero, la *Famille déchirée*. Au théâtre Pirandello, Rosso di San Secondo, Antonelli, Fausto Maria Martini, Sem Benelli, Giacosa, Roberto Bracco ont été représentés sur nos scènes. Seuls les poètes italiens sont peu ou pas traduits, Pascoli et d'Annunzio exceptés ; et c'est dommage. Je ne sais s'il existe une traduction française de Carducci et des poésies de Leopardi, mais voilà deux poètes qui mériteraient une édition française, et parmi les récents Ada Negri, Ungaretti, Papini et quelques autres. En somme on ne peut pas dire que la France soit demeurée étrangère à la production italienne, mais il est évident que l'on pourrait faire davantage. De même il faudrait traduire les philosophes, par exemple Benedetto Croce, qui est un homme considérable, ainsi qu'Orestano.

Maintenant, si vous voulez le fond de ma pensée j'estime que le plus simple et le plus court pour un français serait d'apprendre l'italien, qui est une langue si voisine

de la sienne que, s'il est quelque peu latiniste, il ne lui faut pas plus de six mois pour la comprendre à la lecture. Celui-là ne regrettera pas sa peine, quand ce ne serait que pour la joie de lire Dante et Aristote dans le texte.

Alfred MORTIER.

M. PHILIPPE NEEL

est avec André Gide et J.-G. Aubry, un des traducteurs les plus remarquables de Joseph Conrad.

L'enquête des *Cahiers du Sud* me paraît opportune à l'heure où s'avère, de la plus indéniable façon, le déclin de l'influence littéraire à l'étranger. Le fait est trop certain : le livre français ne franchit plus guère les frontières et rares sont les noms de nos écrivains que l'étranger apprécie ; on dirait qu'à la suite de la guerre la littérature française s'est farouchement isolée pour mieux dégager son génie propre : aventure périlleuse où l'esprit d'une race risque de s'étioler, à force d'affinement, comme décline la force des familles trop éprises d'unions consanguines.

Le métissage, ce choc de races qu'exalta naguère Elie Faure est aussi nécessaire à l'excellence littéraire qu'au progrès humain en général. Notre froid et clair génie latin se stériliserait vite sans des apports extérieurs : dynanisme anglo-saxon, « *gemütlichkeit* » germanique ou frénésie slave. Aussi bien, les plus belles floraisons littéraires ne sont-elles pas consécutives aux époques de grande interpénétration : invasion italienne de la Renaissance, espagnole du XVI^e^ siècle, paneuropéenne du XVIII^e^ ?

J'enfonce des portes ouvertes : nul ne nierait, je suppose, la nécessité de ces échanges, non plus que l'occulte influence d'un Henry James sur un Proust, ou des théories de Freud sur la littérature moderne. Au demeurant, il y eut toujours *osmose* à travers les frontières, et connaissance, par les littérateurs, des littéra-

tures étrangères. Mais nous souhaitons plus que ce filtrage au compte-gouttes et voudrions instaurée, ici comme en d'autres domaines, la politique des portes ouvertes. Le public de chez nous aurait tout à gagner à connaître des écrivains étrangers à qui ne manquent ni le souci de la forme, ni l'esprit inventif. Or, il ne les connait, — et je réponds ici à votre première question, — que de façon incomplète et parcellaire. Pour un Kipling, un Wells, un Conrad, un Shaw, dont un heureux hasard vaut à nos lecteurs des traductions consciencieuses et plus ou moins incomplètes, vingt autres écrivains anglais ou américains, d'hier ou d'aujourd'hui, restent totalement ou partiellement inconnus. De Meredith, d'Henry James, de Stevenson, de Butler, de G. Moore, d'O' Henry, on connaissait hier à peine le nom, quand une version maladroite et tronquée n'avait pas défiguré quelqu'une de leurs œuvres au point de jeter sur leur personne une injuste et définitive défaveur. Et ce qui est vrai pour les romanciers, combien plus encore faudrait-il le déplorer pour les poètes ! Keats, Shelley, Tennyson, Wordsworth, Longfellow, que sont-ils de plus qu'un nom pour la majorité de nos lecteurs, et Whitmann même, le père de la poésie moderne, combien lui fallut-il d'années pour traverser l'Atlantique ?

Ils sont légion les étrangers anciens ou modernes que nous ignorons ou connaissons mal : vingt auteurs anglais de l'époque victorienne, vingt Américains contemporains, chacun avec ses qualités neuves et ses recherches propres, risquent de rester à jamais inconnus chez nous ; je ne les citerai pas : ils sont trop, et j'aurais peur de commettre une injustice à l'égard du vingt et unième !

Conclusion ? Elle est nécessairement décevante, parce que dictée par les conditions de la vie moderne. Les étrangers s'obstinent à ignorer cette belle brièveté qui semble tendre à faire le principal mérite des œuvres françaises, et les discussions de leurs livres leur valent, à moins de honteuses et inacceptables émasculations, l'ostracisme des éditeurs. Problème apparemment inso-

lubre, et dont la solution tient pourtant toute dans l'éducation du public : sachons, par des études de revue, par des extraits bien choisis, par des chroniques répétées, donner au lecteur français la curiosité de l'œuvre étrangère. Le jour où lui sera venue cette curiosité, il saura vite imposer son goût, et les traducteurs pourront alors se mettre à l'œuvre : le champ est vaste et la moisson ne trompera pas leur attente.

Philippe NEEL.

M. PAOLO OSORIO

a écrit dans les « Annales Politiques et Littéraires », en réponse à notre enquête, l'article suivant qui nous apporte les plus utiles informations sur la littérature portugaise.

Je me permets d'ébaucher une réponse pour ce qui concerne le Portugal. En proclamant les mérites de quelques écrivains de mon pays, trop inconnus en France (quoiqu'ils ne le soient pas complètement aux lecteurs des *Annales*), je crains qu'on ne me soupçonne d'un hyperbolisme chauvin. J'aime donc mieux citer des opinions françaises sur les mêmes écrivains. Je ne veux pas faire ici un résumé de l'histoire littéraire du Portugal. Je restreins mes citations à la littérature moderne; plus encore : aux écrivains contemporains qui sont morts. On connaîtra bien peu de la littérature portugaise de ce temps, si on ignore ceux-là. Les revues, surtout les revues d'avant-garde, nous demandent quelquefois des renseignements sur le mouvement littéraire en Portugal. On nous invite à parler des écrivains d'aujourd'hui. Quant à ceux d'hier, on se résignera sans peine à ne pas les connaître. J'estime, pourtant, qu'il ne faut pas qu'il en soit ainsi.

Henri Faure, traducteur d'un poème célèbre de l'écrivain portugais Almeida Garret, disait, il y a presque un demi-siècle :

« La littérature portugaise est riche en œuvres de

premier ordre : le nombre et le mérite des poètes et des prosateurs qui l'ont honorée dans tous les temps prouvent que, dans le ciel de la Lusitanie, Camoëns n'est pas un astre isolé, mais bien le centre lumineux d'une brillante pléiade. Malheureusement, en littérature comme en toute chose, les peuples ont leurs engouements, et, jusqu'à nos jours, Camoëns est à peu près le seul entre tous les grands écrivains portugais que nos traducteurs aient fait connaître en France, et, par la suite, à l'Europe lettrée, qui lit et parle plus volontiers notre langue que celle du Portugal. C'est une injustice dont souffre la gloire d'un peuple plein de sève intellectuelle, uni à la nation française par les liens durables d'une mutuelle sympathie. »

Ces paroles pourraient être écrites à l'heure actuelle. L'injustice dure encore.

De 1826 à 1890, un puissant écrivain vécut en Portugal. Il s'appelait Camilo-Castelo Branco. Un Français, aujourd'hui libraire à Bruxelles, qui étudia beaucoup les lettres portugaises et qui jouit d'une flatteuse renommée de poète aux temps du mouvement symboliste, M. Louis Pilate de Brinn'Gaubart, écrivit ceci de lui :

« Extraordinaire génie *péninsulaire*, Camilo-Castelo Branco cultiva non seulement la forme historique du roman, mais toutes les autres, y compris celles qu'il combattait, comme pour montrer au monde et à lui-même que romantiques, réalistes ou naturalistes, il comprenait toutes les doctrines, s'il ne les admettait pas toutes, et savait être supérieur dans l'application de chacune. Poète au sens large du mot, malgré la médiocrité de ses recueils de poésies, dramaturge puissant, comique picaresque féroce, polémiste loyal, mais cruel et terrible, érudit des plus scrupuleux, critique sincère, ce grand homme qui, s'il eût vécu dans un milieu plus favorable, eût connu la gloire d'un Dumas, et peut-être celle d'un Balzac, et qui possède de plus qu'eux le don du style, demeure, tout bien considéré, le symbole, en chair et en os, de l'âme de ses contemporains à l'époque ultra-romantique, en même temps, que le précurseur, assurément involontaire, des romanciers naturalistes de

la période subséquente, qu'il a parodiés sans merci. »

Camilo-Castelo Branco est l'auteur de cent trente-quatre livres originaux. Quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. Aucun n'a été traduit en français.

Et a-t-on traduit davantage des œuvres charmantes de cet admirable Eça de Queiroz, qui vécut à Paris si longtemps sans que les hommes de lettres de ce pays s'en aperçussent, ce Flaubert portugais dont le style, disait le même critique que je viens de citer, « est tour à tour parfum, saveur, couleur, musique agile, la vibration même de la vie saisie au vol et transmise à la phrase ailée qui l'éternise » ? Eça de Queiroz est célèbre en Espagne ; D. Ramon de Val Inclan s'honore de se proclamer son disciple ; et M. Valéry Larbaud, qui a découvert ses œuvres à Lisbonne et a eu la joie de pouvoir les lire dans leur langue originale, écrivait dernièrement, dans un bel article de la revue *Commerce:*

« Je n'ai encore lu qu'un seul des grands ouvrages d'Eça de Queiroz : *Fradique Mendes* ; mais j'entrevois ce que peut être son œuvre de romancier : un tableau admirablement net et complet de la société portugaise des trente dernières années du XIX^e^ siècle. Il voit cette société en historien, en moraliste, en artiste et en poète, et avec un recul suffisant pour en considérer l'ensemble. Il appartenait à la diplomatie (postes en Angleterre et, en dernier lieu, consul de Portugal à Paris) et il avait une riche culture littéraire anglaise et française. »

On ne connaît pas non plus, en France, même seulement de nom, ce prodigieux Fialho d'Almeida, dont M. de Brinn'Gaubert parla aussi en des termes justes et enthousiastes.

« Naturaliste si l'on veut, disait-il, mais à la façon d'un poète halluciné par le bizarre, par l'étrange, par le fanatique, par le funèbre, il se plaît à objectiver tantôt en de tragiques décors d'hôpital ou de nécropole, tantôt en de clairs paysages gonflés de sève ou calcinés par le soleil, sa vision sensuelle et quelque peu cynique des postures d'une humanité qu'il voudrait libre dans la liberté des champs. De là, cette prose riche, colorée, vermeille, originale, intense, hachée de boutades fami-

lières et d'exclamations spontanées ; tout ironie pour berner, persifler, parodier, bafouer, mécaniser jusqu'à la mort, avec une cruauté sereine, les grotesques, les suffisants, les *faux bonshommes,* les mille *cabotins* moutonniers de la conventionnelle comédie citadine. »

Je m'en voudrais de ne pas citer encore d'autres grands noms d'écrivains de mon pays inconnus en France : les prosateurs Ramalho Ortigao, Oliveira Martins, Trindade Coelho ; les poètes Joao de Deus, Guerra Junqueiro, Antonio Nobre, Gomes Leal, Antero de Quental...

Le professeur et écrivain espagnol, M. Miguel de Unamuno, parle de ce dernier dans un de ses livres traduit récemment par M. Francis de Miomandre sous le titre de *Vérités Arbitraires :*

« La voix du prédicateur, fils de David, roi de Jérusalem, a rencontré, dit-il, bien des échos dans l'histoire, et beaucoup ont chanté d'accord avec elle. Il en est un, entre autres, un poète philosophe, dont les chants donnent un son lugubre, dans la douce langue portugaise. C'est Antero de Quental, dont la renommée fut une scène de la tragédie humaine. »

Et l'auteur reproduit un chant du poète, *Rédemption,* dont l'édition française de son livre nous donne la presque fidèle traduction que voici, à peine retouchée :

Voix de la mer, des arbres et du vent,
Lorsque, parfois, dans un songe douloureux,
Votre chant puissant me berce,
Je juge pareil au mien votre tourment...
Verbe crépusculaire et souffle intérieur
Des choses muettes, psaume mystérieux,
Ne serais-tu pas, plainte vaporeuse,
Le soupir du monde, sa lamentation ?
Un esprit habite l'immensité :
Une anxiété cruelle de liberté
Agite et presse les formes fugitives ;
Et je comprends votre langue étrange,
Voix de la mer, de la forêt, de la montagne,
Ames sœurs de la mienne, âmes captives...

Ne pleurez pas, vents, arbres, mers,
Chœur antique de voix en rumeurs,
Des voix primitives, douloureuses
Comme un sanglot de larves tumulaires...
De l'ombre des visions crépusculaires
Un jour vous surgirez, radieuses,
De ces rêves, de ces angoisses outrageantes
Qu'expriment vos plaintes singulières.
Ames encore dans les limbes de l'existence,
Vous vous éveillerez un jour à la Conscience,
Et planant, devenues pensée pure,
Vous verrez les formes, filles de l'Illusion,
Tomber défaites, comme un songe vain...
Et alors s'achèvera votre tourment.

Il faudrait peut-être, pour bien répondre à l'enquête de MM. Brion et Sauvage, parler des classiques portugais. Car il y en a, et dignes de toutes les célébrités. Mais cela me mènerait loin, aujourd'hui. J'en parlerai une autre fois.

Paolo Osorio.

M. JEAN-LOUIS PERRET

fut le premier à faire connaître en France l'œuvre des écrivains finnois, par sa traduction du beau livre de Kivi « Les sept frères », et des « Fugitifs » de Linnankoski.

La littérature finlandaise de langue suédoise et de langue finnoise est presque complètement ignorée en France. Et pourtant, elle a des traditions respectables et a donné le jour à des œuvres d'une valeur universelle. Les lettres suédoises de Finlande eurent leur floraison au milieu du siècle dernier ; par leur inspiration et le public auquel elles s'adressent, elles diffèrent profondément de la littérature finnoise, plus récente et essentiellement populaire. On peut dire, en forçant un peu la généralisation, que les premières sont surtout cita-

dines et mondaines, tandis que celle-ci est plutôt rurale, paysanne. C'est là une conséquence de l'évolution historique : jusque vers 1850, la classe cultivée était purement suédoise ; ce n'est qu'en 1902, après le réveil national provoqué par Snellman, que le finnois, parlé par près de trois millions de personnes, est devenu langue officielle.

Pour éviter toute confusion, il convient d'observer que, dans cette réponse, le terme « suédois » désigne la population finlandaise de langue suédoise, et par les habitants ou les choses de Suède.

1° *a*) Lettres suédoises. — *J.-L. Runeberg,* que M. L. Maury a présenté dans une étude publiée par la « Revue Bleue », n'est connu que par une version imparfaite en prose de quelques fragments trop courts (« Le Rois Fjalar », Garnier, 1879). De *Z. Topelius* on n'a guère traduit que quelques contes pour la jeunesse.

b) Lettres finnoises. — Elles sont maintenant un peu mieux connues, depuis deux ans. Léouzon le Duc avait traduit, en 1845 et 1869, le *Kalevala,* la grandiose épopée populaire assemblée par Elias Lonnrot ; ces deux volumes sont épuisés depuis longtemps, la traduction était du reste trop libre et défectueuse. M. René Puaux a publié en 1903 « Pour ma Finlande » de Juhani *Aho,* le meilleur représentant du naturalisme finlandais. Ce livre est aussi épuisé ; la préface aurait besoin d'une révision. *Linnankoski* est déjà devenu un favori du public français qui a fait un accueil chaleureux à son *Chant de la Fleur Rouge* èt à *Fugitifs,* parus en 1924 et 1926 chez Rieder. Aleksis *Kivi,* le premier en date et le plus génial des écrivains finnois, le père du théâtre finnois, est l'auteur du roman *Les Sept Frères,* que vient de publier Stock (1926, Cabinet Cosmopolite) et que le public et la critique ont salué comme un des chefs-d'œuvre de toutes les littératures.

Quelques autres œuvres paraîtront bientôt. M. de Coppet a traduit un roman de Mme *Stohlberg,* Mère et Fils, deux nouvelles suédoises de Runar *Schildt,* mort il y a deux ans, et quelques contes de *Topelius.* Dans la collection des Cent Chefs-d'œuvre Etrangers publiés

par la Renaissance du Livre paraîtra prochainement un abrégé du *Kalevala*. Je travaille actuellement à une version intégrale de cette belle épopée en vers blancs et donnerai à Rieder, au printemps 1927, un roman de M. *Sillanpaa,* Sainte Misère, le meilleur livre d'un des jeunes Finnois, pour lequel M. Romain Rolland a promis une préface. Heugel m'a demandé une collection de *chansons populaires* finnoises qui seront présentées par M. Jules Romains. La musique populaire finnoise est un trésor encore inconnu en France.

2° Ces quelques traductions permettront déjà de se faire une idée de la richesse et de la variété de la littérature finlandaise dont l'originalité est profonde. Mais cette image superficielle aura besoin de nombreuses touches nouvelles avant d'être au point. Voici, à mon sens, les œuvres et les écrivains qu'il conviendrait de faire mieux connaître en France ou pénétrer dans le cercle de la pensée française.

Suédois : De *Runeberg :* Les chants de l'enseigne Stol ; de *Topelius :* une partie des *Récits du chirurgien.* Ce sont deux livres de caractère historique. *Tavastjerna,* poète et romancier. Parmi les plus jeunes, une anthologie pourrait faire connaître Schildt, Hemmer, Morne, Lybeck, Procopé et Gripenberg, qui sont à la fois poètes lyriques et nouvellistes ; actuellement, le roman semble subir une éclipse dans les lettres suédoises. De Schildt, une pièce de théâtre est traduite, mais pas encore représentée à Paris.

Finnois : Une anthologie lyrique, comprenant Oksanen, Suonio, Kramsu, les deux frères Leino, Koskenniem et Manninen. De *Kivi,* il faudrait traduire quelques pièces de théâtre, et consacrer à l'auteur une longue étude. Juhani *Aho* est encore trop mal connu, quelques nouvelles et romans de lui illustreraient la courbe de l'évolution des lettres finnoises entre Kivi et Sillanpaa. Mentionnons encore les noms de Erkko, Ivalo, Jarnefelt, Lehtonen, Kianto et Larin Kyosti. Et un troisième roman de Linnankoski « La lutte pour la Ferme de Heikkila ».

Enfin, une brève histoire de la littérature finlandaise

est indispensable pour donner une idée de la floraison des lettres suédoises et surtout pour illustrer l'extraordinaire essor des lettres suédoises qui, âgées de moins d'un siècle, ont déjà produit des œuvres de tout point remarquables, d'une originalité profonde, dignes de figurer à côté des vieilles littératures.

Jean-Louis PERRET.

M. GEORGES PILLEMENT

traducteur des littératures sud-américaines, rédacteur à « L'Amérique Latine », Directeur du « Théâtre d'Auditions », répond à notre enquête, par l'article suivant qui parut dans la « Revue Française ».

C'est une des questions fondamentales de l'orientation de toute littérature que la mesure de la place que tient dans les préoccupations d'une époque la connaissance des littératures étrangères et l'influence qu'elles peuvent avoir sur les jeunes écrivains. Je dis jeunes écrivains, car ce sont eux qui ressentent plus vivement les nouveaux courants intellectuels qui se font sentir, bien qu'il existe des exceptions et qu'il y ait des exemples d'écrivains qui, dans leur âge mûr ou au terme de leur carrière aient été profondément influencés par la lecture d'une œuvre étrangère qu'ils ignoraient jusqu'alors.

Il faut savoir gré aux *Câhiers du Sud* de n'avoir pas posé à nouveau l'éternelle question de savoir si les influences étrangères que subit une littérature sont bienfaisantes ou néfastes. Si elle les subit, c'est qu'elle était prédisposée à le faire, c'est qu'elle y avait avantage et même s'il en résulte tout d'abord une trop servile imitation, comme actuellement en Amérique latine par l'influence française, une altération du caractère traditionnel de la littérature en ce qu'elle a de particulièrement national, l'influence étrangère ne tardera pas à se fondre et s'amalgamer dans le traditionnalisme local ou à disparaître si elle n'était qu'une question de mode, un ornement parasite.

Nous pouvons constater qu'en France, si cette curiosité n'est peut-être pas aussi grande que dans la plupart des autres pays, les revues, tout au moins, font une part très grande aux littératures étrangères. *La Revue Française* n'a-t-elle pas consacré aux écrivains russes toute une série d'études de J.-M. Aimot et n'a-t-elle pas accueilli également celle que j'ai consacrée aux écrivains espagnols et américains latins ? Certaines revues sont même spécialisées dans l'étude des littératures étrangères et il n'en est pas une qui refuse de s'intéresser aux littératures étrangères.

C'est du côté des éditeurs que l'empressement est moindre. A part quelques collections courageuses comme celles de Rieder, de Stock ou de Mac Orlan à la Renaissance du Livre, on publie assez peu d'écrivains étrangers.

Pour la littérature espagnole, il serait possible de faire toute une liste qui pourrait remonter jusqu'au seizième siècle des œuvres dont la connaissance serait pour nous susceptible d'enrichissement. Ne vient-on pas de traduire à nouveau, et avec beaucoup de raison, le Jésuite Balthasar Gracian ? On pourrait traduire également avec fruit quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus caractéristiques de l'ancien théâtre espagnol. Cela a d'ailleurs été fait en partie. Dullin a joué *La Vie est un songe,* traduit par Alexandre Arnoux, et doit jouer *Le Rufian heureux,* de Cervantès. Mais il n'y a pas, je crois, d'éditeur que ça intéresse pour le moment. C'est pourtant, avec le théâtre anglais élisabéthain de la même époque, une des sources où le théâtre actuel aurait le plus de chances de se renouveler. Il nous infuserait un sang jeune et riche, un lyrisme, un enthousiasme, une fraîcheur d'expression qui nous sont inconnus. Les traductions qui ont été faites, au siècle dernier, de ce théâtre n'en donnent qu'une idée fort imparfaite, le traducteur, qu'il s'agisse de Rouanet ou de Damas-Hinard ayant adapté au style de l'époque la verdeur et la naïveté de la forme. Il en est de même des dramaturges élisabéthains, si riches, si généreux et que l'on connaît enfin en partie, grâce à Mac Orlan qui

a publié, à la Renaissance du Livre, Webster, Ford, Cyril Tourneur, Beaumont et Flechter. Mais il y en a d'autres qu'il serait intéressant de connaître: Massinger, Dekker, etc.

Dans la littérature moderne étrangère, c'est seulement en Allemagne que le théâtre français pourrait apprendre quelque chose. Mais, là encore, ce ne sont pas les traducteurs qui font défaut, mais les directeurs de théâtre et les éditeurs. Deux très belles pièces de Carl Sternheim, et le *Chant du bouc,* de Franz Werfel, un chef-d'œuvre, sont traduites, mais ces traductions sont toujours inédites.

Mais, à part le théâtre et la littérature allemande qui nous est forcément restée étrangère pendant la guerre et pour laquelle depuis nombre d'esprits ont gardé une certaine méfiance, toutes les autres littératures modernes sont suffisamment connues en France. Un gros effort a été fait ces dernières années. On ne voit plus, par exemple, la littérature espagnole à peu près ignorée comme elle l'était avant la guerre. Parmi les maîtres de la génération dite de 98, il n'y a plus guère que Baroja et Azorin qui ne soient pas encore appréciés ici comme ils le méritent. Tous deux sont très espagnols, très caractéristiques et apportent à l'étranger un visage de l'Espagne qu'il n'est pas indifférent de connaître. Une traduction du *Zalacain l'Aventurier,* de Pio Baroja, va pourtant paraître ces jours. On annonce aussi des traductions de Vallé-Inclan, mais ce que l'on traduit, ce sont ses *Sonates,* la partie la moins originale de son œuvre, la plus influencée de Barbey d'Aurevilly.

Les écrivains de la génération suivante ont eu plus de chance : Perez de Ayala, Gabriel Miro, Gomez de la Serna sont déjà fort connus ici.

Notre roman et notre poésie étant actuellement considérés, d'un avis presque universel, comme à la tête du mouvement moderne, ce sera donc presque uniquement le théâtre qui aura besoin d'un renouvellement par des apports étrangers, à moins qu'il ne sache se renouveler de lui-même, car ce ne sont pas les jeunes talents qui manquent actuellement, et peut-être même naîtra-t-il de

leurs efforts une esthétique nouvelle qui ne devra rien aux formules anciennes.

Georges PILLEMENT.

M. DENIS ROCHE

est le traducteur français des œuvres de Tchekhov.

Que les écrivains du Nord et, en particulier, les écrivains russes aient trouvé des lecteurs en France, en dépit des traductions détestables qui y ont été faites de leurs œuvres, rien n'est plus merveilleux. Ce fut à se demander, comme le soupçonna Jules Lemaître, si l'obscurité, la buée, « les nuages » — la « purée de pois » — n'étaient pas un élément constitutif de l'engouement que l'on avait pour eux : les lecteurs qu'ils recrutaient étant ou des snobs, ou des... *reconstitutifs* aimant à s'imaginer l'éclat qu'il devait y avoir derrière la taie qu'on leur présentait ; aimant à prêter à des œuvres des profondeurs absconses qu'elles n'avaient pas ; ou bien des dilettantes, se plaisant à « refaire » en esprit les œuvres masquées et tronquées qu'on leur offrait.

Pourtant quelques œuvres, traduites *enfin* par des Français, semblent indiquer qu'il y a vraiment chez nous des lecteurs pour les œuvres *réelles* existant dans la littérature russe, et pour les traductions qui les rendent au plus près du texte, ou (pour emprunter un mot aux chancelleries diplomatiques,) qui les donnent *en clair*. — Rien, à la vérité, n'est plus encourageant pour le véritable succès des œuvres russes en France et pour la démonstration de la permanence du bon sens et du goût en notre cher pays, d'où il semble par instants entièrement disparaître.

Pendant bientôt soixante ans, depuis le jour où Melchior de Vogüé révéla aux Français dans un clair tableau d'ensemble les physionomies essentielles des grands classiques russes, les œuvres de ces classiques ne furent traduites chez nous que par des étrangers du

troisième au cinquième degré... Ces étrangers, ayant d'habitude le polonais et l'allemand comme langues d'origine ou langues de culture, n'avaient le russe que comme langue tierce et le français comme langue quarte,.. sinon plus... Là contre, les Russes ont toujours protesté dans leurs journaux, leurs revues ou leurs conversations, accusant ces traducteurs de translater « une langue qu'ils ne connaissaient pas en une langue qu'ils ne connaissaient pas davantage. » (Soit dit en passant, les Russes, parmi lesquels il y a toujours eu tant de gens *sachant bien le français* ne se sont presque jamais risqué — et jamais risqué « professionnellement » — à traduire en français leurs auteurs ; témoignage parfait de leur goût, et de leur admiration respectueuse du français.) Mettons au passé ce propos que je connais depuis si longtemps d'un des traducteurs dont je parle, qui, chargé de traduire l'œuvre entière d'un écrivain de Russie, disait à des amis : « Maintenant que j'ai à traduire tout.... il faut que j'apprenne bien le français. » Ce n'est pas l'apprendre suffisamment, comme on le pense couramment en ces milieux, que de rester toute la seconde partie ou même les deux tiers de sa vie à Paris, même en y travaillant ou en « l'écrivant » assidument, et même en s'adjoignant des collaborations variées de maîtres à brevets divers, ou d'écrivains de fortune, ayant pour tâche de redresser des phrases... à boulevue. — Ou alors, la parfaite réussite en ces opérations serait, certes, assez humiliante pour des Français de France, d'anciennes générations françaises et de culture courante, battus trop aisément malgré toutes les prérogatives qu'ils paraissaient avoir... Il y a, j'ose l'affirmer, dans les œuvres de ces traducteurs accourus en France des merveilles invraisemblables de drôlerie et de cocasserie, qui seront une mine inépuisable pour les humoristes qui s'amuseront, quelque jour, à y puiser systématiquement.

Les méfaits principaux des traducteurs en question furent d' « arranger » — souvent involontairement — au lieu de traduire ; de fausser tout autant les couleurs que les nuances ; de délayer et d'ajouter au texte,

comme s'il n'était jamais assez fort, et de tâcher de renforcer tous nos mots, comme si aucun ne portait ; de recourir à l'argot, chaque jour pratiqué ou entendu, plutôt que d'employer des mots du français de toujours, qui semble oublié ; et de vouloir toujours mettre les œuvres russes au goût du jour. Un autre méfait fut de ne pas traduire ce qui était vraiment au goût français, ce qui eût pu nous être utile ou nous plaire vivement, mais de choisir dans le trésor russe ce qui était au goût de certaines classes ou de certains partis de Russie, ou de certains milieux internationaux. On nous fit ainsi subir des modes étrangères au lieu de faire partir ces modes de chez nous. Il arriva ainsi que nous fûmes constamment en retard dans la connaissance des auteurs russes (ou de certains auteurs). Ces traducteurs ne s'attaquaient qu'aux grosses œuvres, capables de porter leur homme, aux gros morceaux, ayant déjà couru l'Allemagne, l'Angleterre et même l'Amérique. Ils négligèrent délibéremment les œuvres fines, exigeant du rendu, ou semblant demander « trop de peine au public français pour être comprises... » Ces traducteurs se mirent bénévolement au service de nos éditeurs, distraits de ce qui se passe ailleurs que chez nous, les traitant en « pauvres aveugles » à la façon dont le Peuple doit être traité selon Villiers de l'Isle-Adam. Ils profitèrent de leur... cécité, en partie volontaire, pour leur passer, à force d'adresse et de patience suivies, maintes œuvres adventices, d'une valeur... commerciale... *presque* certaine, les assurant de se tenir aux aguets pour eux, et de leur apporter ventre à terre, au jour qui se présenterait, les œuvres sensationnelles, tirant à plusieurs milliers d'exemplaires...

Mais ils ne firent rien de décisif auprès d'eux pour leur faire publier à temps ni Tchékhov, ni Leskov, ni Ostrovski, ni Glèb-Ouspenski, ni Bounine, ni Kouprine, ni Zaïtrov, ni, aujourd'hui, Rémisov. Ils ne songèrent à aucun moment à leur proposer certaines œuvres de Gogol, de Tourguéniev, ou d'autres encore.

La conclusion ?... Il faut mettre notre espoir dans l'équipe française de traducteurs que les circonstances

et l'Ecole des langues orientales vivantes ont formés. Il faut que les éditeurs leur fassent confiance et les encouragent, au lieu de s'en remettre aux équipes métèques qui n'ont donné rien de réellement intéressant, ni de solide. Il faut procéder, comme cela a déjà été entrepris, à une publication suivie d'œuvres complètes des classiques russes, en commençant, de toute urgence, par Pouchkine, ce génie d'une clarté, d'une pureté et d'un esprit si miraculeux.

Denis ROCHE.

M. ANDRE ROUSSEAU

Rédacteur à l' « Action Française », critique littéraire à « Candire », à la « Revue Catholique » et à la « Revue des Jeunes ».

Il serait peut-être bon, à mon avis, que l'on n'abusât pas des traductions, surtout des traductions intégrales. Je ne trouve pas que nous en manquions, à notre époque, je crains plutôt que nous en ayons trop. Mais ceci ne doit pas être faussement interprété. Je m'explique donc, aussi brièvement que possible.

Dans le mot *traduire* (tra-ducere), il y a le verbe *ducere* : mener, conduire. Mener un auteur d'une langue dans une autre, d'un auditoire auprès d'un autre, est-ce l'y jeter brusquement, comme un étranger qu'on pousserait sans présentation au milieu d'un salon? Non. Il n'y a pas de traducteur, du reste, qui ne soit forcé, par les exigences de la grammaire, — pour ne pas parler du goût, — d'accommoder plus ou moins l'œuvre étrangère dont il fait la translation. On se plaint que la couleur de cette œuvre en soit affaiblie. Vaut-il mieux qu'elle demeure incompréhensible ? Une œuvre traduite perd fatalement quelques beautés que peuvent seuls goûter ceux qui sont capables de la lire dans son texte.

Entendons bien, d'ailleurs, qu'il s'agit seulement ici des livres à l'usage du public, voire du grand public, celui qui compte le plus aujourd'hui. Que l'élite culti-

vée et spécialisée soit au contraire profondément instruite des littératures étrangères : c'est son devoir et c'est son rôle. Et que pour elle existent des traductions intégrales, aussi chargées de notes et d'éclaircissements qu'il sera nécessaire.

Pour finir par des exemples concrets, avouerai-je que les interminables romans anglais et russes m'ennuient ? J'ai repris plusieurs fois l'édition complète des *Frères Karamazov* avant d'en venir à bout. En revanche, quel plaisir de trouver chez un Julien Green les qualités d'un romancier anglais mises en œuvre selon la manière concise d'un écrivain français ! Pour tout dire, et en exprimant non pas le point de vue du critique (ni celui où devrait se placer l'érudit ou l'étudiant), mais seulement celui du liseur, j'aime mieux le texte de Racine que la traduction d'Euripide, et telle page d'un Valéry Larbaud me donne assez le reflet de tous les étrangers qu'il connaît et que je n'ai pas envie de lire.

André Rousseau.

M. Ch. SALOMON

a traduit plusieurs ouvrages de littérature russe moderne, et récemment le curieux livre de Boris Pilniak : « L'Année nue ».

Dans le domaine circonscrit que je connais — les auteurs russes du XIX[e] siècle — je pense que si, au moment où M. Melchior de Vogüé a révélé au public le roman russe, il a paru chez nous d'honorables traductions, il y a malheureusement eu ensuite une longue période de fabrication trop exclusivement industrielle et commerciale.

Depuis une dizaine d'années environ, je le constate avec plaisir, on s'est rendu compte de l'insuffisance des résultats obtenus par le travail en série. Il a paru ces derniers temps des travaux individuels dont on ne peut nier qu'ils sont l'œuvre de travailleurs consciencieux :

leurs traductions sont évidemment faites avec une réelle passion de la littérature russe. Il existe à l'heure actuelle en France quelques traducteurs français qui connaissent la Russie, savent le russe et écrivent en français.

Ch. SALOMON.

M. C. SANTELLI

Inspecteur d'Académie du Finistère et critique littéraire à la « Dépêche de Strasbourg ».

D'une manière générale (est-ce l'influence de la guerre qui a mis la classe moyenne au contact d'autres civilisations et qui a permis au Français casanier ou trop pauvre de voyager au loin) il me semble que le Français est plus friand qu'avant la guerre de littératures étrangères. Cela ne va pas — comme il est de règle en matière de renversement des goûts — sans un certain snobisme. La spirituelle incompréhension de J. Lemaître pour tout ce qui n'était pas français prend aujourd'hui volontiers la forme inverse d'un dédain préconçu pour tout ce qui n'est pas étranger. A force de jurer par Conrad, London, Pirandello, Bernard Shaw, on a tendance à oublier les grands et bons écrivains de chez nous. Bref, la France d'après-guerre est loin d'être fermée aux courants étrangers. Telle collection comme celle très complète des Prosateurs étrangers de Rieder que dirige avec tant de compétence Bazalgette, a comblé une grave lacune et mis à la portée de tous, des œuvres dont loriginal n'est accessible qu'à une infime minorité.

Je ne perds pas de vue votre question : j'y réponds indirectement. La littérature allemande, en particulier, connaît, en traduction, une vogue inespérée. On ne traduit pas seulement les auteurs classés : on fait une place aux moyens, on publie même des articles traduits (Article de M. Mann dans les « Nouvelle Littéraires »

sur le livre de Poulaille). Ceci me semble nouveau et peut-être plus vivant comme inter-pénétration intellectuelle que la traduction des livres. L'échange de personnalités (Valery à Berlin, les Mann à Paris, par exemple) ne peut qu'accentuer le mouvement. Les poètes eux-mêmes sont transposés, épreuve redoutable même si c'est un poète qui traduit. L'entente internationale ne peut que bénéficier de ce mouvement.

Un seul nuage dans ce ciel lumineux. Une bonne traduction est une œuvre délicate. Ici, j'hésite à exprimer mon avis : je suis juge et partie. Pourtant lorsque dans la traduction d'une œuvre de F. von Unruh, jeune écrivain allemand dont on a beaucoup parlé ces temps derniers, je trouve « *eiserne Portionen* » traduit par *portions d'acier* (!) alors qu'il s'agit simplement des vivres de réserve, tandis que le traducteur confond régulièrement *granate* (obus) avec grenade, *lust* (plaisir) avec *luft* (vent), que des phrases entières sont déformées au point que le texte donnant : *des chevaux mordirent la poussière,* le traducteur écrit froidement : *des chevaux tendirent les jarrets*; lorsque je vois qu'on confond des *ronds de pommes de terre* avec des « *plaques de fusil* » vous comprendrez que je sois ému et inquiet. Sans doute traduttore, traditore : c'est entendu, mais encore faut-il que la « trahison » ne soit pas délibérée et qu'après avoir passé pour ignorants de notre géographie nous ne soyons pas aussi accusés de ne pas savoir les langues étrangères. Je ne sais ce que vaut la première accusation mais je sais bien que la deuxième est dépourvue de tout fondement, à condition toutefois qu'on ne s'improvise pas traducteur et sous réserve que les éditeurs s'assurent avant d'imprimer que le texte de la traduction n'est pas trop infidèle à l'original.

César SANTELLI.

FRANK L. SCHŒLL

Professeur à l'Université de Californie. Conseiller littéraire pour l'Amérique du Nord, de la Librairie Edouard Champion. Traducteur des « Paysans » de Ladislas Reymont.

Votre enquête sur la connaissance que nous avons, ou n'avons pas, en France, des littératures étrangères, me paraît très utile et opportune.

En réponse à votre première question, il me semble qu'il a été publié, ces dernières années, à peu près autant de traductions françaises de littérature américaine que le public français en peut raisonnablement absorber. Je pense ici à la quantité. Mais il ne me semble point que l'on nous ait donné des traductions très bien choisies. Curwood et Jack London ont été les favoris, aux dépens d'hommes et d'œuvres qui auraient mieux mérité les honneurs de la traduction.

Il saute aux yeux que les traductions du polonais sont insuffisantes en nombre. Toutefois les quelques traductions exécutées l'ont été avèc beaucoup de discernement. Je pense ici surtout aux *Noces* de Wyspianski, ainsi qu'à *Justice* et *Lili,* de Ladislas Reymont, magistralement rendus en français par Paul Cazin. Il est d'ailleurs à regretter que ce *Lili,* publié par la « Revue des Deux Mondes », l'été dernier, n'ait pas encore été, et ne semble pas devoir être publié en librairie.

Pour passer à votre seconde question, les deux auteurs américains qui me paraissent devoir être à toute force présentés au public français sont Théodore Dreiser et Williams Carlos Williams (de ce dernier, tout particulièrement, le récent livre *In the American Grain*).

Dans la littérature polonaise récente, je regrette que mes compatriotes ne connaissent encore rien, ou si peu, de Stefan Zeromski et de C. Norwid. Il serait également à souhaiter que nous eussions une version des admirables contes paysans de Ladislas Reymont.

Tout cela n'empêche que je rends hommage à des

éditeurs tels que Payot, Rieder, Stock, Bossard, et à leurs équipes de traducteurs. C'est grâce à eux que nous ne faisons pas trop mauvaise figure en face de l'Allemagne, sous le rapport des traductions.

Franck L. SCHŒLL.

M. MARC SEMENOFF

qui connaît aussi bien les littératures antiques que les modernes est aussi un traducteur remarquable.

1° Est « *traditore* », le « *traduttore* » qui ne pénètre pas l'âme du pays dont il traduit l'œuvre ou qui demeure ignorant de l'esprit profond, racial, du peuple auquel il soumet sa traduction. En outre, pour certains ouvrages de caractère hautement spirituel, le traducteur doit posséder une intelligence suffisamment ouverte pour découvrir le sens le plus caché, philosophique, des poèmes qu'il fait connaître. Ceci explique pourquoi la littérature russe, par exemple, a été mal traduite, généralement, et pourquoi l'âme russe demeure encore, malgré la connaissance que l'on a de ses chantres, Dostoievski, Tolstoï, Gogol, Pouchkine, etc., si énigmatique et presque indéchiffrable pour le lettré occidental. C'est aussi la cause pour laquelle de puissantes individualités comme Milton, Shakespeare, Gœthe — son Faust — et Dante n'ont pas encore leur véritable traducteur en France.

2° Saint-Yves d'Alveydre, ce génie français si méconnu, qui, dans sa « *France vraie* » donne le texte restitué de certains versets de l'Evangile de Saint-Matthieu, et dans sa *Théogonie des Patriarches* restitue aussi le texte du début de l'Evangile de Saint-Jean, écrit : *Le texte hébreu n'a pas moins d'importance en ce qui regarde le second testament qu'en ce qui concerne le premier, non seulement à cause des mystères scientifiques exprimés dans cette langue de vingt-deux lettres conforme à ce que dit l'Evangile de Saint-Jean, mais*

aussi parce que c'est la langue sacrée de Notre-Sauveur et des Apôtres, et enfin la souche textuelle de nos diverses traductions.

Ainsi, à commencer par la Bible — dont Fabre d'Olivet a retraduit ésotériquement des pages — et les Evangiles et, pour les mêmes motifs, en continuant par les livres sacrés de l'Asie, et achevant par Platon — dont Mario Meunier livre aux intellectuels français, aujourd'hui — la véritable première traduction, au sens ésotérique, je puis dire que presque tous les livres des Sages et des philosophes anciens sont à retraduire. Attendons le Mario Meunier qui corrigera le Confucius de Pauthier, et sachons qu'Albert de Pouvourville nous a restitué le texte de Lao-Tsen.

Marc SEMENOFF.

M. C. SENECHAL

qui vient de traduire récemment « Le monde renaissant » de Hermann Keyserling.

Pour ce qui est donc de la littérature allemande, la seule dont je veuille m'occuper, il est trop évident que ses œuvres essentielles ne sont guère connues ni du grand public ni de l'élite, et cela pour deux raisons principales, d'ailleurs en connexion étroite : la défiance générale à l'égard des traductions et l'absence de rééditions modernes, adaptées à nos exigences, des anciennes traductions des classiques et des romantiques. (Les collections bon-marché, d'ordinaire abominables, étant laissées de côté.) Or l'un et l'autre fait sont liés à la conception dédaigneuse que l'on se fait en France du travail de traduction, par suite de la fierté traditionnelle d'une nation habituée à la prééminence littéraire en Europe et nullement soucieuse de se créer une *Weltliteratur*, à la façon de Gœthe. Considérée comme une tâche servile, et toujours mal ou non rétribuée, la traduction, contrairement à ce qui se passa en Allemagne, ne fut jamais pratiquée par les grands écrivains

(Baudelaire est une exception) et fut le plus souvent abandonnée jusqu'à la fin du XIXe siècle à des professionnels, souvent peu compétents, et regardés comme des manœuvres. Ne possédons-nous pas de vraie traduction du second *Faust*, de traduction digne de ce nom, que depuis la publication récente de M. Lichtenberger ? Mais qui donc l'aura lue ? Il manque en France autant de lecteurs que de vrais traducteurs. Car le succès de toutes les bibliothèques étrangères, nées depuis la guerre, est insignifiant, lorsqu'on songe à tout ce qui reste ignoré des littératures. Ne faut-il pas en général qu'un écrivain soit contemporain pour qu'il excite quelque intérêt. Et le choix des œuvres traduites n'est-il pas le plus souvent le fait du hasard, d'engouements individuels, de relations entre clans littéraires ?

Il résulte de ce qui précède que les œuvres dont la valeur réside, je ne dirai pas comme M. Paul Valéry, surtout dans la forme, mais autant dans la forme que dans le fond, comme c'est le cas de la poésie lyrique, essentielle en Allemagne, sont pour ainsi dire inconnues en France. Or ne peut-on pas affirmer que c'est par une connaissance intime de ce que le génie poétique allemand a de spécifique, que les poètes français pourraient sans renoncer à leur originalité nationale, découvrir des voies nouvelles ? N'est-il pas toute une veine poétique populaire allemande capable d'orienter le lyrisme français loin de tout savant ésotérisme et vers plus de simplicité et de naturel ? J'aurai certes ici un allié en la personne de M. Henri Pourrat, si j'en crois tel essai de la *Fontaine au bois dormant*. Il est donc un champ immense ouvert à l'activité de nos poètes et de nos traducteurs. Des poètes allemands n'ont pas cru indigne d'eux la tâche de naturaliser en Allemagne les poèmes de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé ; je songe à Stefan George, à Richard Schaukal, à R.-M. Rilke. C'est un état d'esprit qu'il conviendrait d'introduire et de répandre en France. Quand aurons-nous, ne fût-ce que dix poèmes de Gœthe, de Eichendorff, de Novalis, de Uhland, de Morike, de Heine, de Hebbel, de Storm, de Liliencron, de Dehmel, etc., transcrits

plutôt que traduits, avec fidélité et avec amour, avec « Einfühlung ». On trouvera toujours les talents consciencieux et solides pour les romans et les drames, mais le génie allemand n'a pas encore donné dans ces genres ce qui est peut-être unique en lui. Son lyrisme doit nous être rendu accessible, doit devenir notre bien. Or les conjonctures semblent propices, les obstacles que constituaient les mille instruments de torture du vers français à la Barville, sont enfin détruits : nous avons un vers libéré qui se prêtre admirablement, ainsi que le remarquait déjà Duhamel en 1912, aux traductions d'œuvres en vers, et d'autant mieux que nombre d'œuvres lyriques allemandes sont déjà écrites en vers libres. Il ne reste plus qu'à choisir avec soin le poète dont on se sent le plus proche par l'inspiration, le mieux « congénial ».

J'ai ainsi répondu du même coup aux deux questions de votre enquête. Je voudrais en manière de conclusion présenter un vœu : C'est qu'il y ait placé à côté de la *Bourse* pour une sorte de *Phalanstère* des traducteurs. Il convient d'instaurer un esprit de solidarité qui permette de faire bénéficier la collectivité des traducteurs des découvertes techniques de chacun et qui surtout fasse considérer la traduction d'une œuvre étrangère comme une sorte d'entreprise collective, nationale, à la perfection de laquelle tout le monde est intéressé. Que de temps gagné, que de traductions meilleures et plus nombreuses, s'il existait une revue technique de traduction, une organe de la Bourse des valeurs littéraires!

C. SÉNÉCHAL.

M. THEO VARLET

dont on connaît les remarquables traductions de R.-L. Stevenson, vient de révéler au public français le grand écrivain américain Hermann Melville, dont il a traduit l' « Eden Cannibale ».

Les mauvaises traductions sont plus fréquentes que ne le croit la majorité du public, et sans aller jusqu'aux

subdivisions que l'on pourrait multiplier, je distinguerai deux sortes principales de mauvaises traductions :

Les unes, heureusement les moins nombreuses, qui méconnaissent à la fois la langue et l'esprit de l'œuvre originale, et qui exigent d'être remplacées par une version meilleure ; les autres, qui ont suffisamment pénétré l'esprit et qui, à première vue s'avèrent satisfaisantes, mais où un examen détaillé révèle à chaque paragraphe, sinon à chaque ligne, des lacunes singulières dans la connaissance... de l'anglais, pour nous en tenir à cet idiome.

On imagine peu, en dehors des techniciens, à quel point cette dernière catégorie abonde, jusque sous les firmes les plus honorables et signées des noms les plus estimés, principalement lorsque les traducteurs vont par deux et opèrent en collaboration.

A l'analyse, il apparaît : 1° que l'un des deux ne sait (et bien, parfois) que l'anglais ; l'autre (également bien) que le français ; 2° que ce dernier a travaillé à peu près sans recourir au texte original, sur le « monstre » du premier... Système d'où résultent parfois, pour qui sait voir, des bourdes monumentales.

Mais ces mauvaises traductions-là ne sont scandaleuses que pour l'initié : critiques et public ignorant l'anglais en feront souvent un éloge qui leur paraîtra légitime, puisque le texte est en français possible et que l'un des deux noms est honorable, voire parfois les deux.

Là encore il y a des degrés, et je dois dire qu'une bonne part de ces translations défectueuses donnent quand même une idée suffisante de l'esprit de l'œuvre originale, sinon de sa forme.

Il serait évidemment souhaitable que de meilleurs traducteurs reprissent ces œuvres-là pour en donner une version nouvelle plus exacte... Mais les bons traducteurs sont rares, et les livres à traduire, non encore mis en français, assez nombreux pour que l'on puisse négliger, sans perte grave pour notre culture, ce genre de travail...

Ceci nous amène à votre seconde question ; et là, je

dois vous avouer tout net qu'elle a, pour un profesionnel, un caractère tellement scabreux qu'il m'est impossible d'y répondre comme vous le souhaiteriez.

Parlons franc. Je connais en effet plusieurs « œuvres ou auteurs anglais anciens et modernes, mal traduits ou non traduits encore, et qui méritent de l'être ». Mais comme j'ai l'intention de les traduire moi-même un jour ou l'autre, la prudence la plus élémentaire m'interdit de publier leurs noms ou titres. Concurrence vitale, hélas ! Songez que, pour ce qui est des auteurs tombés dans le domaine public, n'importe qui peut les mettre en français, sans aucune autorisation de personne. Or, chaque traducteur est à l'affût. Divulguer un titre anglais, intéressant et non traduit encore, ce serait vouloir en faire cadeau à quelque collègue... C'est déjà trop que ces titres-là soient « dans l'air », à certaines époques.

J'ai déjà expérimenté la chose. Pendant que je traduisais tranquillement tel volume, inédit en français, de Stevenson, un autre traducteur bâclait à toute vitesse une version du même livre, qu'il faisait paraître chez un éditeur concurrent, avec un mois d'avance sur la mienne... Expérience coûteuse, que je préfère ne pas rééditer.

Quant aux œuvres récentes, pour lesquelles il sied de « demander les droits », le cas est à peine meilleur. A moins d'avoir déjà retenu ces droits (et il y a une « royalty » à verser, en livres sterling ou en dollars), on risque de se voir « souffler » un bon auteur si on le déclare tel prématurément.

Vous m'excuserez donc, je l'espère, et vous apprécierez la valeur (trop purement pécuniaire ; mais il est des cadeaux qu'on ne peut se permettre) des raisons qui me forcent à garder le silence sur votre seconde question. Je souhaite que de simples dilettantes de l'anglais, pour qui la traduction n'est qu'un amusement gratuit, vous répondent en toute liberté et nous révèlent quelques-uns de ces noms ou titres qui attendent leur traducteur... que je m'empresserai d'être, si l'indication en vaut la peine.

Théo VARLET.

Traduction

La traduction est un mal nécessaire. Elle n'est, au mieux, qu'un pis-aller. Rien ne remplace le contact direct avec les œuvres, l'émotion que donne le mouvement d'une phrase, la sonorité d'un mot. L'œuvre d'art forme un tout, c'est l'idée qui donne son aspect à la forme, et celle-ci à son tour, contient ou modèle le concept qu'on y a versé. Parce que nos sens sont des intermédiaires inévitables et que les mots ont, pour eux, un poids, une densité, une matière, une couleur, un grain. Il n'y a pas de pensée sans mots, et la pensée elle-même se modifie pour adhérer aux mots qui lui servent de support. Qui ne l'a éprouvé en essayant de traduire un poème ou une page de philosophie ? Entre les langues il n'existe pas d'équivalences, mais à peine des approximations. Parce que la langue est l'expression la plus complète de l'esprit d'une race.

Les vocabulaires sont des objets d'usage commun. Les mots passent de main en main, certaines phrases en bloc courent dans le langage. De là, les mots usés, et les phrases qui à force de circuler, nous arrivent si sales, si déformées, que nous répugnons à les employer. Chaque écrivain, pourrait-on dire, doit refaire sa langue, et je n'entends point par là un purisme linguistique qui recherche les formes traditionnelles ou originales, ni la présomption d'inventer des vocables nouveaux. Dans cet immense tas d'outils où le vulgaire puise au hasard et utilise à des besognes grossières les instruments de précision, chacun trouvera les mots dont il a besoin, mais il ne lui sera pas toujours facile de les découvrir. Ils devront être adaptés à sa sensibilité

plus encore qu'à sa pensée. S'il est vrai que nous nous servons des mots pour exprimer des idées, il est plus vrai encore que nous les employons à nous approcher des idées. Nous essayons les mots comme des réactifs, des sondes, pour interroger un concept, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le récipient qui le contiendra, lui proposant tantôt une surface où il s'étalera, tantôt un vase dont il remplira la profondeur, tantôt un mécanisme ingénieux qui l'agitera, le projettera en jets, en gouttes. On peut ainsi affirmer que tous les êtres qui parlent une même langue, se parlent en général à eux-mêmes, en ce sens que chacun est seul à savoir l'importance réelle de son vocabulaire. Et la torture de l'œuvre littéraire est, peut-être, cette tyrannie des mots dont les uns rognés et frustes comme de vieilles monnaies ne gardent presque plus la marque de leur frappe, et dont d'autres, dotés d'une valeur fiduciaire exagérée éveillent toujours des inquiétudes et de nouveaux soupçons. En ne tenant pas compte, évidemment, des modifications que le temps, les transformations sociales, les changements de classes, apportent dans la façon de traiter les mots, ni des abîmes existant entre des langues qui paraissent assez proches. Le traducteur novice ou superficiel s'y trompe, et cette facilité toute d'apparence, fait le désespoir du traducteur consciencieux ou, plus simplement, du lecteur attaché à la signification intime d'un livre. N'essayons pas de nous persuader que de nombreuses ressemblances existent entre des œuvres étrangères. Ces prétendues ressemblances sont des leurres et cachent d'ordinaire les plus certaines mésintelligences. D'ailleurs, le propre d'une œuvre est ce qui étant le plus particulier, a des chances d'atteindre au général, ce qui échappe non seulement aux « étrangers » mais encore à la plupart des compatriotes de l'auteur, ce caractère unique dans l'époque et dans le pays, ce qui est, à proprement parler, intraduisible. Et l'on peut déduire de là qu'il ne suffit pas de lire un livre dans sa langue, si on ne le pénètre pas avec l'esprit de sa langue. La lecture est une chose très grave, et si l'on s'en doutait, on hésiterait longtemps

devant certaines œuvres. Elle exige du lecteur la plus grande plasticité, l'abandon parfait de lui-même, ou plutôt, la re-création de lui-même. On ne passe pas impunément du « Quichotte » aux « Frères Karamazov » ni d' « Hamlet » à « Phèdre ». Il existe pour le lecteur une « loi d'accommodation » analogue à celle qui existe en optique, l'emploi de différents diaphragmes, l'ouverture ou le rétrécissement de l'iris étant une opération préalable à toute prise de contact. Le changement de langue est, en général, la meilleure « accommodation ». Nous, qui cherchons avant tout, des différences, et qui veillons soigneusement à les préserver, ne pouvons comprendre l'époque où la traduction avait pour but d'uniformiser toutes les œuvres, de présenter un Homère où il ne restât plus rien d'Homérique, un Sophocle pareil à un mauvais Racine, — car le bon est inimitable. Il existe d'invraisemblables traductions de Shakespeare qui suppriment la moitié des personnages et la moitié des scènes, et raccordent les restes avec des confidents de fortune ou de dérisoires expédients. Et il n'y avait, j'en suis certain, chez ces traducteurs, aucune intention de commerce ou de basse flagornerie nationale, mais, au contraire, un souci de rapprocher l'étranger de soi, de chercher des traits communs, ou un « terrain d'entente ». Or il ne peut pas y avoir d'entente, si ce n'est après avoir fait toutes les concessions et renoncé le plus essentiel de soi-même.

Le rôle du traducteur est donc particulièrement délicat et dans les cas — très rares — de réussite parfaite, nous voyons apparaître, simultanément, deux œuvres, l'une représentant aussi bien que possible le texte original, l'autre une formulation nouvelle de ce texte. Car il est impossible de le transporter en bloc d'une langue dans une autre, il ne peut y passer avec sa valeur entière, les différences qualitatives existant entre les idiomes retenant toujours au passage une sorte de « droit de change ». Dans le cas de l'adaptation ce droit arrive à réduire presque à néant la valeur originelle de l'ouvrage. Il est ramené au minimum dans les bonnes traductions qui demeurent fidèles au texte et à l'esprit racique du

livre. Toute œuvre d'art, en effet, est avant tout l'expression d'une race. La plus individuelle, la plus personnelle, celle qui se croit absolument dégagée de toute attache dans le temps et dans l'espace, n'en porte pas moins une marque très caractéristique. Le fait est particulièrement curieux à observer dans le cas d'un écrivain composant dans une langue qui lui est étrangère. Ce n'est pas la signification des mots qui l'embarrasse, mais l'adhérence des mots aux idées. Adhérence toujours imparfaite quand, par exemple, un poète anglais ou un philosophe allemand voudrait écrire en français. Or, si paradoxal que cela puisse paraître, traduire c'est écrire dans une langue étrangère, car la langue nationale du traducteur lui devient étrangère au moment où il est obligé de l'appliquer à des concepts étrangers. C'est, d'ailleurs, le désespoir du traducteur que de constater l'insuffisance de sa langue, quand il doit lui faire exprimer non seulement des pensées mais des façons de penser, pour lesquelles elle n'est pas faite.

Il faut donc comprendre que c'est dans sa langue que le traducteur trouve les plus grandes difficultés, et je crois le profane incapable d'imaginer les angoisses, les essais, les expériences du traducteur. Ce que certains regardent volontiers comme une besogne subalterne est en réalité la plus délicate, la plus précise des mises au point.

De quelle façon chaque traducteur envisage et réalise cette mise au point, des confidences techniques nous le diraient, que nous n'avons pas provoquées dans cette enquête, mais qui pourraient fort bien faire le sujet d'un nouvel examen. Si, toutefois, les intéressés consentaient à nous livrer leur secret. Car la question des traductions est une de celles qui dominent l'Europe d'aujourd'hui et non pas seulement au point de vue littéraire. S'il est vrai que nous ne verrons jamais le vrai visage, la vraie pensée d'un peuple étranger, mais que sa langue et ses modes d'expression les dissimuleront plus encore, peut-être, qu'ils ne les révèleront, le rôle du traducteur apparaît avec toute son importance.

Mais, pour demeurer sur le terrain littéraire, qui est

celui limité par les questions que nous avons posées, il est certain que nous ignorons encore beaucoup des œuvres qu'il est indispensable de connaître, et que parmi celles que nous avons l'illusion de posséder, il en est de nombreuses dont on ne nous a donné que des schémas ou des caricatures.

Au point de vue pratique il importe qu'un grand effort soit fait par les particuliers et les collectivités. Le public doit exiger des traductions exactes, intégrales, et préférer le plaisir de découvrir une œuvre qui ne ressemble à rien de ce qui lui est familier, à la satisfaction facile de lire un livre mutilé, déformé pour le rapprocher de ses habitudes.

L'éditeur devra reconnaître dans le traducteur l'artiste qu'il est — s'assurer d'abord qu'il l'est — cesser de lui imposer une besogne de manœuvre, et consentir, enfin, à payer son travail et son talent.

Enfin, il serait opportun que la Société des Nations représentée par l'Institut International de Coopération intellectuelle prît l'initiative d'un catalogue des œuvres traduites. Et il serait bon que les lettrés chargés d'établir ce catalogue fussent autorisés à juger en connaissance de cause, et en parfaite indépendance, la valeur absolue des traductions, et signaler la malhonnêteté intellectuelle que représentent souvent des coupures excessives. Il faudrait aussi qu'on distinguât nettement l' « adaptation » et la « traduction » et que l'emploi de ces mots ne soit pas laissé à l'arbitraire. Mais ici, un nouveau problème se pose : Quelle est la limite extrême entre l'adaptation et la traduction ?

Voilà encore une nouvelle question qu'il faudrait poser aux traducteurs, si l'on ne craignait d'abuser de leur patience, et aussi celle de la « légitimité » de l'adaptation.

Mais, sans exiger d'eux ce nouvel effort, soyons reconnaissants à ceux qui ont bien voulu répondre à notre enquête, et en ont permis le succès, en nous apportant l'appui de leur expérience et de leur talent.

Marcel BRION.